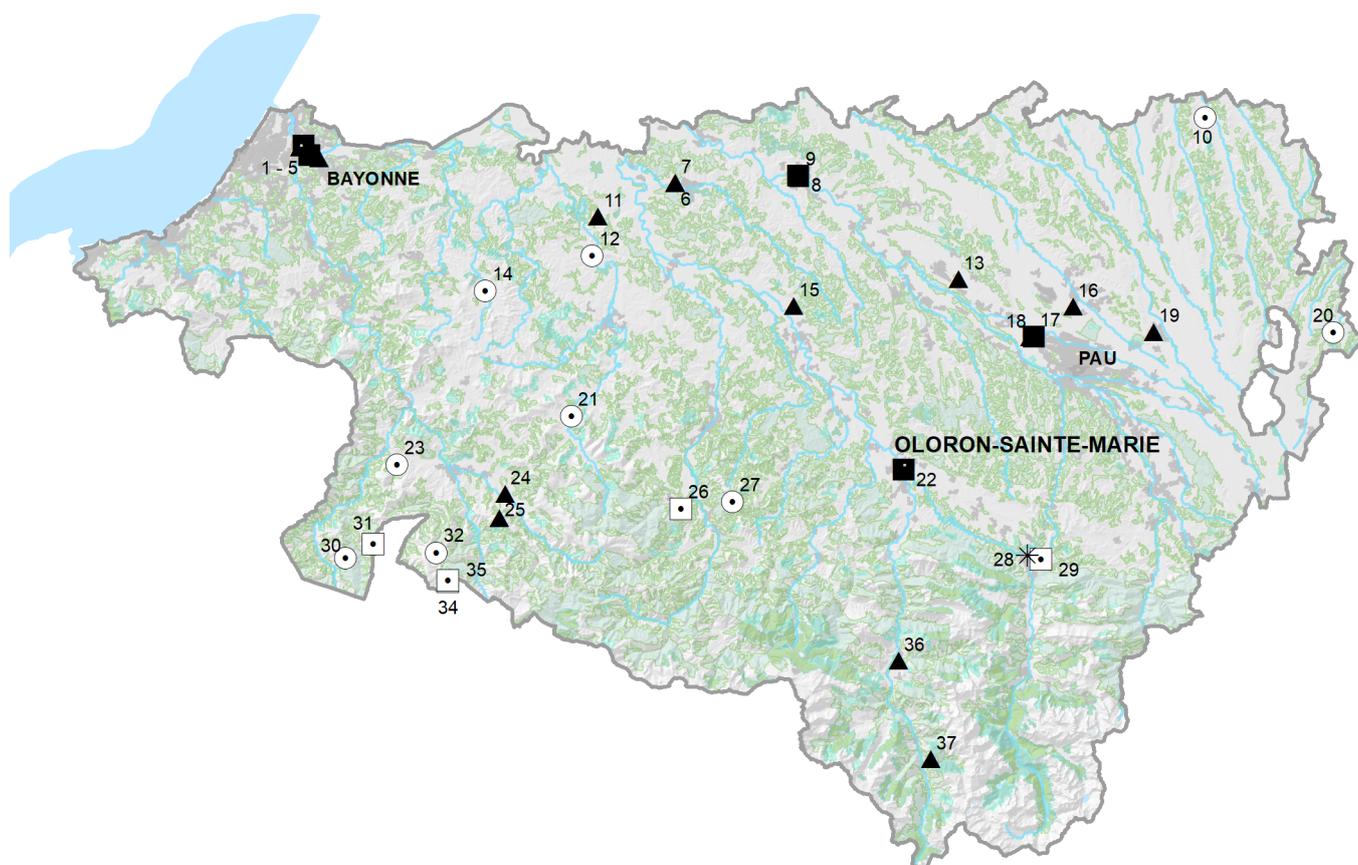


NOUVELLE-AQUITAINE PYRÉNÉES-ATLANTIQUES

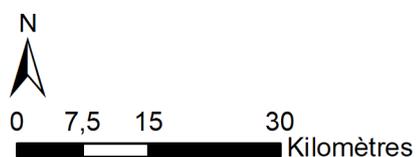
BILAN SCIENTIFIQUE

Travaux et recherches archéologiques de terrain

2 0 1 9



- fouilles préventives
- fouilles programmées
- ▲ diagnostics / sondages
- prospections / relevés / analyses études documentaires
- * P.C.R.



N°Nat.						N°	P.
027688	AHAXE-ALCACIETTE-BASCASSAN	Vallée de Mendive – Dolmens de Buluntza et Burguista	MARTICORENA Pablo	SUP	SD	24	328
027779	ARANCOU	Loustalet	SANDOZ Gérard	INRAP	OPD	11	328
027667	BANCA	Site minier antique de Mehatze	PARENT Gilles	BEN	FPr	31	329
027741	BAYONNE	Rues Abesque et Gouverneurs	CAVALIN Florence	INRAP	OPD	4	329
027681	BAYONNE	13 et 15 rue Bourgneuf	BEAGUE Nadine	INRAP	OPD	3	330
027759	BAYONNE	Allée Docteur Robert Lafon	FOLGADO-LOPEZ Milagros	INRAP	OPD	5	330
027594	BAYONNE	74 Avenue de Cam de Prats	TALLET Pascal	EP	FP	2	331
027593	BAYONNE	Quartier du petit Bayonne - Place du Réduit	MIGEON Wandel	INRAP	FP	1	335
027757	BEDOUS	Quartier Saint-Berthoumieu	CAVALIN Florence	INRAP	OPD	36	336
027629	ETSAUT	Col d'Arras	DUMONTIER Patrice	BEN	SD	37	336
027704	LABASTIDE-MONRÉJEAU	La Redoute du Castéra	GARDES Philippe	SUP	SD	13	337
027640	LABETS-BISCAY	Tuqueta	NORMAND Christiane	BEN	Rel Topo	12	337
027717	LARCEVEAU-ARROS-CIBITS	Eglise Saint-Sébastien d'Arros	DUVIVIER Benoît	BEN	RAR	21	338
027494	LESCAR	La Cité	LASNIER Thibaut	EP	FP	17	339
027611	LESCAR	15 Rue des Frères Rieupeyrus	ELIZAGOYEN Vanessa	INRAP	OPD	18	342
027760	MORLAÀS	Rue des Cordeliers	GINESTE Marie-Christine	INRAP	OPD	19	343
027582	OLORON SAINTE-MARIE	2 Place des Cordeliers	MAGES Séverine	EP	FP	22	344
027636	ORTHEZ	Rue des Jacobins	DELAGNES Charline	EP	FP	9	347
027600	ORTHEZ	12 rue Xavier Darget	SCUILLER Christian	INRAP	OPD	8	348
027670	OSSAS-SUHARE	Grotte de Gatzarria	DESCHAMPS Marianne	SUP	FPr	26	348
027650	PORTET	Bious, Lamarrigue	D'Herbillie Cyrille	BEN	PRM	10	349
027666	SAINTE-COLOME	Grotte Tastet	PETILLON Jean-Marc	Univ	FPr	29	350
027652	SAINT-MICHEL	Massif d'Urkulu - Uk 017	DUPRE Eric	BEN	FPr	35	351
027651	SAINT-MICHEL	Massif d'Urkulu - Uk 022	DUPRE Eric	BEN	FPr	34	352
027708	SALIES-DE-BÉARN	Les Braques	MAREMBERT Fabrice	INRAP	OPD	6	353
027728	SALIES-DE-BÉARN	Chemin du Herré	MAREMBERT Fabrice	INRAP	OPD	7	354
027710	SERRES-CASTET	Route de Bordeaux	SANDOZ Gérard	INRAP	OPD	16	355

NOUVELLE-AQUITAINE PYRÉNÉES-ATLANTIQUES

BILAN SCIENTIFIQUE

Travaux et recherches archéologiques de terrain

2 0 1 9

AHAXE-ALCIETTE-BASCASSAN Vallée de Mendive - Domaines de Buluntza et de Burguista

Cf. notice en fin de volume, rubrique projets collectifs de recherche.

Marticorena Pablo

Âge du Fer,
Gallo-romain

ARANCOU Loustalet

Cette intervention fait suite à un projet d'extension d'une carrière de calcaire dans la partie méridionale de la commune, au lieu-dit « Loustalet » sur la bordure est du ruisseau de Lauhirasse. La zone à sonder, d'une superficie de 58 000 m², consistait en un grand espace trapézoïdal de 250 m de longueur pour une largeur oscillant entre 150 et 300 m. 64 sondages, d'environ 25 m de longueur sur 2 m de largeur, ont été réalisés, ce qui représente environ 6,5 % de la surface menacée.

Situé non loin de la grotte de Bourouilla qui est un site majeur de la Préhistoire pyrénéenne, les indices relevant de cette période ont fait l'objet d'une attention particulière. Malgré cela, la plupart des éléments mobiliers ont été découverts au sein de colluvions. Ils ne témoignent que d'un « bruit de fond » du Paléolithique final. Quelques éléments lithiques évoquent également la Protohistoire.

En ce qui concerne les périodes plus récentes, l'opération n'a permis de mettre en évidence que deux structures d'origine anthropique dont l'une consiste en un dispositif de bas-fourneau. Ce type d'aménagement, connu pendant l'Âge du Fer et l'Antiquité, est utilisé pour la réduction du minerai de fer. La présence d'une telle activité sur le site est corroborée par la découverte

de minerai sous la forme de fragments de cuirasse de fer au sein des colluvions situées dans la partie basse du site. Malgré une densification des sondages au voisinage de ces tranchées positives, aucun autre élément n'a été recueilli. Il semble donc que nous soyons en présence d'un petit site temporaire à vocation métallurgique (seule l'activité de réduction étant attestée) à l'exemple de celui précédemment reconnu à un peu plus de 500 m au nord (Kammenthaler, 2011). Aucun établissement structuré n'y est associé. En revanche, un sondage proche a livré un vase en céramique grossière pouvant être daté entre la fin de l'Âge du Fer et la période gallo-romaine.

La découverte de plusieurs cavités de type « doline » ou « petit aven », dont certaines profondes, ouvertes ou partiellement colmatées et liées au soutirage d'origine karstique n'ont pas pu, malgré l'intérêt que cela aurait représenté et faute de moyens adaptés, donner lieu à des investigations complémentaires.

Sandoz Gérard

- Kammenthaler E. Arancou – Las Courrèges. *Bilan scientifique régional*, SRA Aquitaine, 2011, p. 184-185

BANCA

Site minier antique de Mehatze

La fouille de 2019 s'est déroulée pour l'essentiel sur un secteur de la grande terrasse, lieu de concentration d'activités contemporaines de l'exploitation minière et liées à celle-ci. L'augmentation des dimensions de la fouille, d'un mètre vers le nord-ouest, en amont-versant, et d'un mètre vers le nord-est, de même que l'approfondissement de certains secteurs, ont tout d'abord enrichi les connaissances des types de céramiques utilisées dans un site minier au I^{er} siècle de notre ère.

L'extension d'un mètre vers le nord-est s'est révélée en revanche insuffisante pour explorer les aménagements vers le versant, sous lequel semblent encore se poursuivre les sols les plus réguliers. L'extension d'un mètre au nord-est, a permis quant à elle de découvrir une nouvelle empreinte de bois, une forme en creux de bois ayant aussi été mise au jour au cours de la reprise de la zone sud-ouest de la fouille. Ces nouvelles découvertes, si elles n'améliorent pas sensiblement la compréhension globale de l'ensemble de ces structures, sans doutes sablières de fondations de cabanons, témoignent de leur étendue et confirment au moins une reconstruction de ces aménagements. La fouille de la zone centrale s'est arrêtée sur un niveau induré sur lequel reposait, dans la bordure sud-est de la fouille, un important dépôt de charbon de bois se poursuivant dans la berme.

Dans le coin sud, c'est un autre dépôt de charbon qui est découvert, limité vers le nord-ouest par une

planche posée de chant. Le tiers sud-ouest de la fouille, délaissé en 2018, a cette année livré aussi des niveaux très rubéfiés, élément nouveau depuis 2017, ainsi que des sols indurés/oxydés reposant sur des jonchées de copeaux, découverte augmentant ainsi la surface de ces sols singuliers déjà rencontrés dans la zone centrale.

Dans la mine, les résultats de la datation d'un charbon recueilli en 2018 dans un secteur candidat à l'hypothétique reprise médiévale évoquée par des datations qui avaient été obtenues à l'extérieur, témoignent à nouveau de l'exploitation antique et réduisent ainsi les chances de localiser une activité postérieure dans cette partie du réseau minier.

Trois années de recherches sur la terrasse pourraient constituer un programme réalisé dont il était tentant en fin d'année dernière d'imaginer son interruption pour 2020. Les nouvelles informations recueillies cette année, stocks de charbons et sols rubéfiés voire structure de combustion, incitent à poursuivre à la fois vers le versant, ainsi que vers le sud-ouest où sont apparus les sols argileux rubéfiés.

En ce qui concerne la mine, sans doute serait-il préférable d'imaginer pour les années futures une redirection vers d'autres travaux, et de commencer à réfléchir à la mise en sécurité du réseau rouvert en 2012.

Parent Gilles

BAYONNE

2 à 6 rue de l'Abesque, 10 rue des Gouverneurs

L'emprise du projet de réhabilitation et d'extension de la médiathèque municipale qui a motivé la prescription de diagnostic correspond à celle de l'actuel square Chanoine Dubarat, face au porche de la cathédrale Sainte-Marie, à l'intérieur du *castrum* de Bayonne. Le secteur correspond à l'ancien évêché dont la première mention date de 1345. Le bâtiment, réhabilité dans les années 1970 pour accueillir l'aile occidentale de la bibliothèque municipale, s'appuie à l'ouest contre la muraille antique, au niveau de la porte de Tarride.

D'un point de vue archéologique, les alentours sont en partie connus grâce à plusieurs opérations. Si ces dernières font remonter l'occupation au I^{er} siècle de notre ère, aucune ne comble le hiatus existant entre le IV^e et le XI^e siècles. Pour la zone directement concernée, à l'occasion de son réaménagement

profond dans les années 1970 (démolition de bâtiments au nord et au sud des parcelles) des sondages furent effectués par J. - L. Tobie et E. Goyheneche afin de repérer d'éventuelles traces d'habitat antique. Si celles-ci se révélèrent quasiment inexistantes, l'opération permit de mettre au jour un four à cloche attribué au XVI^e siècle ainsi qu'une série de murs semblant remonter à la période médiévale.

La réalisation du diagnostic a été fortement contrainte par le maintien de l'usage des lieux (accès et circulation des piétons, plantations de haute tige, réseaux divers, ...). De fait, le nombre et la superficie des sondages ont été réduits et les investigations n'ont pu être approfondies au-delà de 1,30 à 1,50 m sous le sol actuel, bien que le futur projet prévoit des décaissements jusqu'à plus de 3 m de profondeur.

Aussi, nos investigations n'ont pas permis d'atteindre la base de la séquence archéologique et de reconnaître la présence de niveaux antérieurs au Bas Moyen Âge, pourtant très vraisemblable au regard de la situation au sein de la topographie urbaine.

Comme lors de l'opération de 1970, ce sont essentiellement des structures bâties qui ont été mises au jour dont une majorité de murs en calcaire de Mousserolles. Quelles que soient leurs attributions chronologiques, ils coïncident avec les axes du parcellaire visible sur les documents anciens à partir du XVII^e siècle. À l'ouest, l'espace sondé est essentiellement ouvert et correspond aux jardins. En revanche, sur la moitié est, le secteur est dominé par du bâti à partir de 13,15 m NGF. Ce dernier se compose de

murs qui sont probablement du Bas Moyen Âge, voire éventuellement du XVI^e siècle (tranchée 02 A). Cette occupation des XIV^e-XV^e siècles est aussi représentée par une structure de combustion quadrangulaire, similaire à celle découverte entre les rues Sabaterie et Vieille Boucherie en 2006.

Nous émettons des doutes concernant l'appartenance à la période médiévale de St 05 mais cela se base uniquement sur la concordance de son tracé avec l'édifice du cadastre de 1831. Il est en effet majoritairement constitué de calcaire de Mousserolles, ce qui ne plaide pas en faveur d'une période tardive d'édification.

Cavalin Florence

Bas Moyen Âge

BAYONNE

13 et 15 rue Bourgneuf

La zone d'investigation est située à la confluence de la Nive et de l'Adour, dans le quartier du Petit Bayonne, au cœur d'un parcellaire en lanières. Elle correspond à un îlot urbain délimité par la rue Bourgneuf à l'ouest et la rue Frédéric Bastiat à l'est. Entre le XII^e et le XIV^e siècles, Bayonne subit un tel essor démographique que le rempart antique ne suffit plus à contenir la population qui s'établit dès lors sur les terres marécageuses bordant la Nive. L'hypothèse d'une enceinte prolongeant celle initiée au XII^e siècle par l'évêque Raymond de Martres dans le secteur Bourg-neuf et Pannecau, à l'ouest de la Nive semble logique mais n'est pour le moment pas attestée.

En revanche, l'enceinte érigée par Edouard I^{er} vers 1294 (Bayonne étant sous domination anglaise depuis 1154) passerait bien selon les historiens au niveau de la rue Frédéric Bastiat. Étant donné sa position stratégique et les tensions de la France avec l'Angleterre et l'Espagne, la ville ne cesse d'être entourée de fortifications jusqu'au début du XIX^e siècle. Les remparts déclassés en 1907 subissent des démolitions qui seront stoppées définitivement en 1929.

Au droit de l'ancienne façade donnant sur la rue Frédéric Bastiat, une fondation de mur correspondant

à la muraille médiévale a été reconnue sur toute la longueur de la tranchée mais sa largeur est inconnue en raison de la superposition du bâtiment contemporain. La muraille mesure plus de 1,20 m de largeur et au minimum 1,60 m si le mur M2 s'appuie sur son parement externe. Le parement interne de M1 a été dégagé sur une hauteur de sept assises de pierres de calcaire de Bidache, avec quelques pierres de Mousserolles. Il est difficile d'en décrire la mise en œuvre en raison de la présence d'un enduit de chaux épais et siliceux garnissant toute la hauteur observable. Une petite partie occidentale de la muraille n'était pas masquée par cet enduit sur 80 cm de largeur car elle a probablement fait l'objet d'une réfection. Les moellons y sont parallélépipédiques, dressés grossièrement avec des fragments de tuiles et d'éclats de calcaire de Bidache en régulation d'assise.

Cette portion de courtine s'inscrit dans la continuité de celle mise au jour aux 7 et 9 de la rue Frédéric Bastiat, avec laquelle elle paraît partager les mêmes dispositions constructives (Foltran, 2018).

Beague Nadine

- Foltran J. Bayonne – 7 et 9 rue Frédéric Bastiat. *Bilan scientifique régional*, SRA Nouvelle-Aquitaine, 2018, p. 335-336

Opération négative

BAYONNE

23 allée Docteur Robert Lafon

Une opération de diagnostic archéologique a été réalisée par l'Institut national de recherches archéologiques préventives au 23 allée Docteur Robert Lafon, à l'extrémité du plateau de Cantegrit qui surplombe la rive gauche de l'Adour. Elle concerne un

projet de construction de plusieurs immeubles d'habitat collectif portant sur une superficie d'environ 1,4 ha, qui apparaissait susceptible de détruire des vestiges archéologiques enfouis dans un secteur sensible du fait de la présence d'occupations de périodes anciennes.

En effet, les nombreuses opérations de diagnostic et de fouille menées depuis une dizaine d'années sur le plateau de Cantegrit ont mis en évidence une multiplicité d'indices stratifiés pour la période paléolithique qui permettent de faire progresser significativement les connaissances du peuplement dans la région tant sur le plan chronologique que culturel (Colonge, 2012) mais également les vestiges d'établissements antiques et d'époque contemporaine (Beyrie, 2010).

Les découvertes faites lors de notre intervention sont peu nombreuses et décevantes par rapport au contexte archéologique environnant. Dans le secteur nord, elles correspondent à une structure résiduelle (probablement à associer aux occupations de période contemporaine signalées dans la parcelle voisine) et à un fossé de chronologie indéterminée mais probablement récente. Au sud, quelques fragments de terre cuite architecturale, de rares tessons de céramique

vernissée d'époque contemporaine ainsi qu'un réseau de drainage ont été observés, sporadiquement, au sommet d'un sol organique localisé sous des remblais qui, épais de 2 à 4 m, recouvrent ce secteur. Enfin, cette opération de diagnostic a permis de compléter les connaissances sur la variabilité stratigraphique et topographique dans l'extrémité du promontoire de Cantegrit. Les conditions de préservation naturelles au cours du temps et, surtout, l'amplitude des actions anthropiques des dernières décennies, seraient les causes de cette interruption des occupations dans ce secteur précis.

Folgado Mila et Bertran Pascal

- Beyrie A. Bayonne – Chemin de Jupiter. *Bilan scientifique régional*, SRA Aquitaine, 2010, p. 171-172
- Colonge D. Bayonne – Chemin de Jupiter. *Bilan scientifique régional*, SRA Aquitaine, 2012, p. 177-178

Paléolithique moyen,

BAYONNE 74 avenue de Cam de Prats

Époques moderne
et contemporaine

Le site de Cam de Prats se trouve sur le plateau de Saint-Pierre d'Irube, en bordure d'un vallon d'orientation SO/NE s'ouvrant sur la vallée de l'Adour.

■ Les niveaux paléolithiques

Le substrat marno-calcaire d'âge lutétien est recouvert d'une épaisse couche d'alluvions anciennes (terrasse Fx). Le fonctionnement alluvial est encore actif au Saalien. Les datations OSL effectuées indiquent que la séquence de dépôts surmontant la terrasse Fx se met en place après le dernier interglaciaire (Eémien, MIS 5e de 109 à 124 ka) dont le sol n'a pas été observé au niveau du site. De la base vers le haut, une première séquence (Ensemble 2) débute avec des dépôts sableux qui recouvrent la terrasse au cours de la deuxième moitié du stade 5 (OSL entre $100,7 \pm 6,1$ ka soit le MIS 5d et $71,7 \pm 4,8$ ka soit le MIS 5a). Les premiers apports limoneux éoliens qui apparaissent ensuite coïncident avec l'entrée dans le stade 4. Le sommet de la séquence stratigraphique de cet ensemble, non daté par OSL, se met probablement en place au cours du stade 4 (un réseau de fentes de gel affecte ces dépôts sommitaux, qui contiennent les premiers vestiges lithiques, notamment dans l'UPS 5).

Le site est ensuite recouvert d'une séquence limono-sableuse colluvionnée (Ensemble 1) contenant la plupart des vestiges lithiques. L'unité basale (UPS 4) est datée du milieu du stade 3 ($44,3 \pm 2,4$ ka). Les unités sus-jacentes (UPS 3 et 2), malheureusement non datées et probablement issues de remaniements (colluvionnement, ruissellement), se mettent en place après cette date et les sédiments sont marqués par un réseau polygonal de fentes de gel qui s'ouvrent

dans l'UPS 2 et indiquent le maximum glaciaire du stade 2. La séquence se termine par des dépôts qui supportent la pédogénèse holocène (UPS 1). Ces observations géomorphologiques suscitent donc une première réserve sur l'intégrité des vestiges lithiques, notamment ceux retrouvés dans les unités 2 et 3.

La plupart des différents outils taphonomiques indiquent également des remaniements de l'épandage de mobilier archéologique. La distribution spatiale des vestiges lithiques ne fait ressortir aucune concentration ni structuration de l'espace. Les remontages entre différents niveaux (UPS 2 à 4), leurs distances (importantes) et leurs orientations indiquent des mouvements horizontaux et verticaux. La granulométrie montre que le mobilier a subi un tri par le ruissellement, avec un départ de la fraction fine. Des processus d'altération mécanique faible indiquent des déplacements au sein du sédiment, sans toutefois de transport dans un réseau alluvial ou sur de longues distances (le site n'est donc pas en position secondaire *stricto sensu*). L'hypothèse de niveaux remaniés issus d'un ensemble sédimentaire initial (UPS 4) est donc pertinente, appuyée par l'homogénéité technique de l'industrie retrouvée dans toutes les unités 2, 3 et 4 et les remontages.

En définitive, le site de Cam de Prats contient donc deux niveaux du Paléolithique moyen. Le premier, au sommet de l'Ensemble 2 (UPS 5), est à rapporter au stade 4. Le second, qui s'insère dans quasiment toute la séquence stratigraphique de l'Ensemble 1 (UPS 2, 3, 4), est à rapporter au milieu du stade 3. Considérant le caractère remanié du sommet de cette séquence, quelques très rares pièces manifestement issues

d'industries plus récentes (Paléolithique supérieur) s'insèrent dans ce niveau.

Le niveau rapporté au stade 4 est mal caractérisé. Il s'agit d'un épandage très peu dense, probablement remanié car inséré au sommet de l'Ensemble 2, affecté par le gel, dans une strate qui n'a été que très partiellement fouillée (la série est donc tronquée et indigente numériquement – 17 objets). Quelques observations peuvent néanmoins être effectuées, avec toutes les précautions qui s'imposent de la lecture d'une telle série. D'une part, les aspects techniques (chaîne opératoire à éclats, méthode de débitage probablement Levallois) ne semblent pas marquer de rupture majeure avec le niveau sus-jacent. D'autre part, les objets sont tous affectés par la patine blanche, d'intensité élevée. Il semble donc bien correspondre au niveau PM2 précédemment décrit sur les sites environnants (cf. *infra*).

Le niveau principal est donc à rapporter à un Moustérien récent, au milieu du stade 3 ($44,3 \pm 2,4$ ka). Il se caractérise par la prépondérance de la chaîne opératoire de débitage sur silex, principalement conduite sur site, et essentiellement Levallois, dans sa modalité centripète. Les supports sont souvent laissés bruts, l'outillage retouché est largement dominé par les racloirs. La part d'objets emportés est difficile à appréhender. Cette chaîne opératoire principale est accompagnée d'un façonnage bifacial sur silex, pour partie réalisé *in situ* également, et d'un débitage occasionnel et plus expédient sur quartzite et ophite, couplé à du macro-outillage (pic, galet à chant épannelé...), des hachereaux, du matériel de percussion et des manuports (cf. fig.).

L'approvisionnement en silex est essentiellement local, issue des silicifications des Flyschs (près de 90 % du corpus) collectables dans les environs du site ou dans le réseau alluvial (tout comme les autres matières premières : quartzite, ophite) et le bord de mer proche. L'aire d'approvisionnement en silex s'étend ensuite à l'échelle régionale vers l'Est (Urt, Salies-de-Béarn), voire plus loin au nord-est en Chalosse – mais tous possiblement collectables dans le réseau alluvial proche du site. Enfin, deux outils en silex du haut bassin de l'Èbre (> 90 km à vol d'oiseau) permettent de supposer des contacts/approvisionnements transpyrénéens, à longue distance, par voies potentiellement littorales et/ou montagnardes.

Les tests tracéologiques n'ont malheureusement pas été concluants. Les objets insérés dans des sédiments remaniés ont des surfaces altérées sur lesquelles les traces et micro-traces d'utilisation sont peu ou pas visibles. Les (très) rares zones d'utilisation repérées n'ont pas pu être interprétées. Difficile dans ces conditions d'appréhender le site du point de vue fonctionnel. La situation géographique, en position dominante d'un vallon sur le bord du plateau, peut tout autant être adaptée à des occupations brèves de type haltes de chasse qu'à des occupations liées à un habitat plus pérenne. Néanmoins, la faiblesse

numérique de la série, le fait que les activités de taille *in situ* soient effectuées sur les matériaux locaux, alors que les matériaux exogènes sont plutôt amenés sur le site sous la forme d'objets finis (quelques racloirs, le biface en silex du bassin de l'Èbre : kit personnel des chasseurs ?) plaident *a priori* plutôt pour des occupations brèves et peut-être répétées.

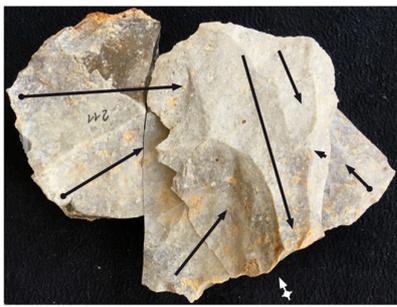
Comme attendu, le site de Bayonne « Cam de Prats » constitue donc un nouveau point de référence et de comparaison pour la connaissance des occupations du Paléolithique moyen récent régional. Si à l'image des sites du même type fouillés récemment sur le plateau, plusieurs niveaux ont pu être individualisés, ils bénéficient malheureusement de conditions de conservation bien moins favorables. Le niveau Moustérien inférieur, situé au sommet de l'Ensemble 2, est rapporté au MIS 4. A peine abordé dans le cadre cette opération préventive, et bien que n'ayant livré que quelques pièces, ce niveau semble correspondre au niveau dit PM2 des sites de du Prissé (Colonge *et al.*, 2017) et du Chemin de Jupiter (Colonge *et al.*, 2018).

Le niveau Moustérien principal, situé dans l'Ensemble 1 et rapporté au milieu du MIS 3, n'est pas sans poser quelques problèmes. En effet, le rapprochement avec le niveau dit PM1 des autres sites bayonnais semble évident au vu du contexte stratigraphique, des datations, du corpus typologique ou encore de l'économie des matières premières. Il s'en démarque néanmoins nettement par une prédominance du concept Levallois sur le Discoïde, et par extension, par l'absence manifeste de production tournée vers l'obtention de pointes pseudo-Levallois, pourtant caractéristique de ces niveaux PM1. Cette empreinte Levallois ne semble néanmoins pas totalement isolée au niveau local puisqu'également attestée pour le niveau PM0 du Prissé, lui aussi rapporté au milieu du stade 3. Malgré cette particularité, le niveau principal de Camps de Prats s'inscrit pleinement dans la variabilité du Moustérien récent de type Vasconien. On peut enfin déplorer la faiblesse du corpus lithique et son état remanié, limitant le potentiel informatif de ce nouveau site moustérien récent de la région pyrénéo-cantabrique.

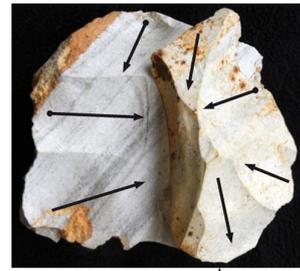
■ **L'ouvrage défensif contemporain**

La levée de terre, étudiée dans le cadre de ce rapport, est associée à l'organisation défensive extérieure de la place forte de Bayonne au XIXe siècle. Elle s'étend le long de la limite ouest/sud-ouest de l'emprise de fouille et se prolonge au nord hors de l'emprise. Au sud/sud-est, son tracé fut détruit lors de l'installation de la maison de retraite en 1965. Ainsi, la structure présente un plan en ligne brisée, d'orientation nord-sud, visible sur 57 m, puis nord-ouest/sud-est, visible sur 28 m.

Au préalable, l'étude a débuté par la réalisation d'un relevé photogrammétrique par drone permettant d'établir un modèle numérique de terrain géoréférencé, dans le but d'enregistrer la géométrie de la structure. Par la suite, des sondages réalisés perpendiculairement



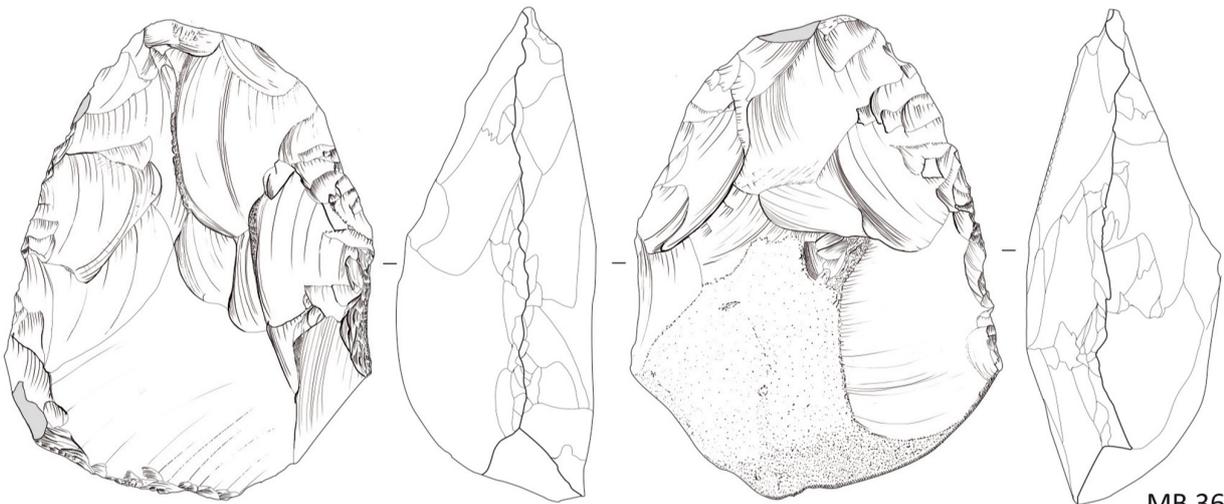
R02



R01



0 10 cm

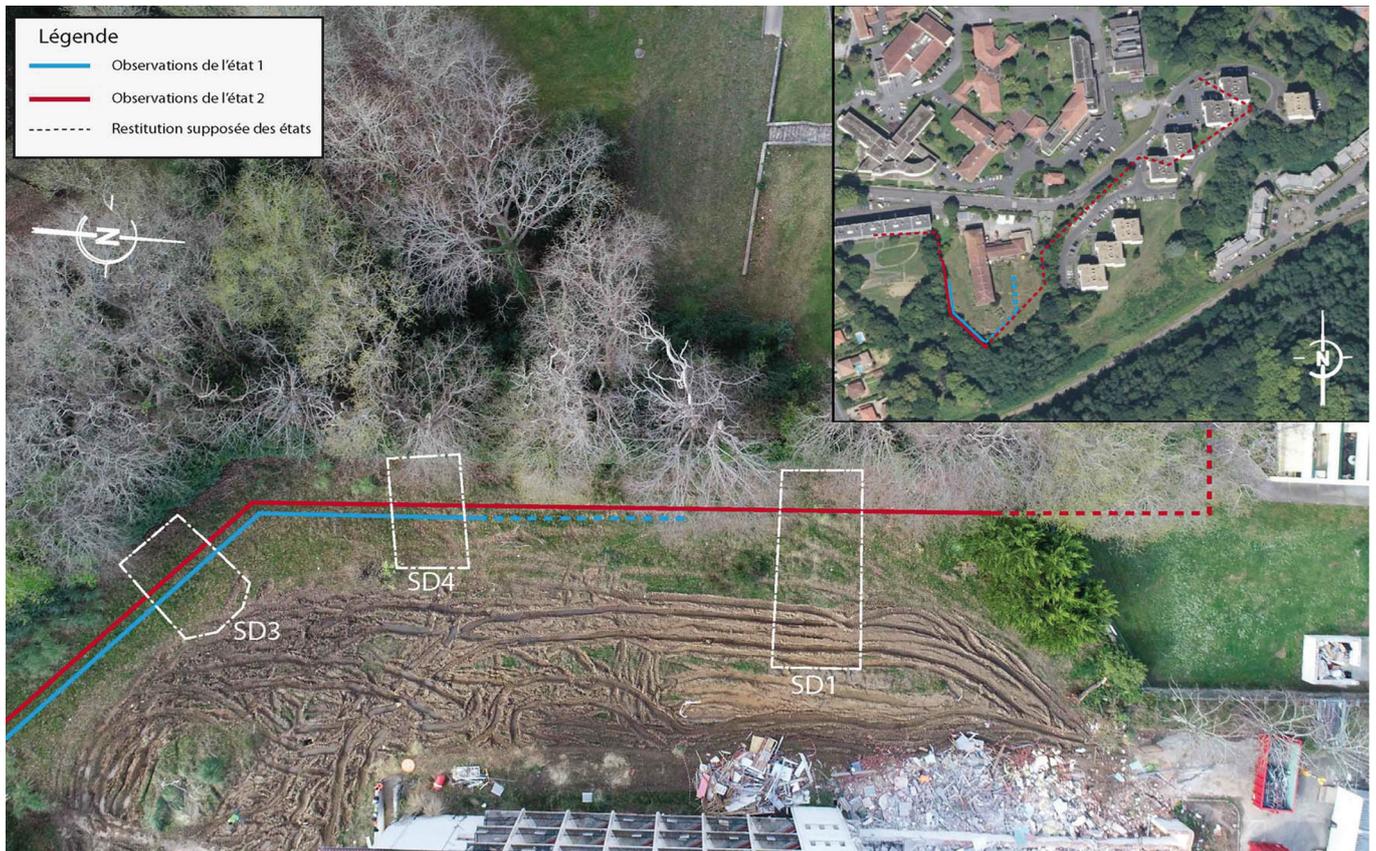


MB 361



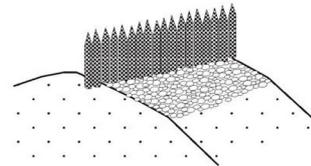
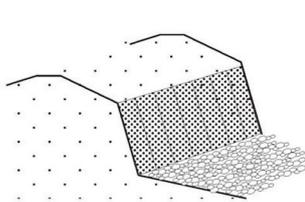
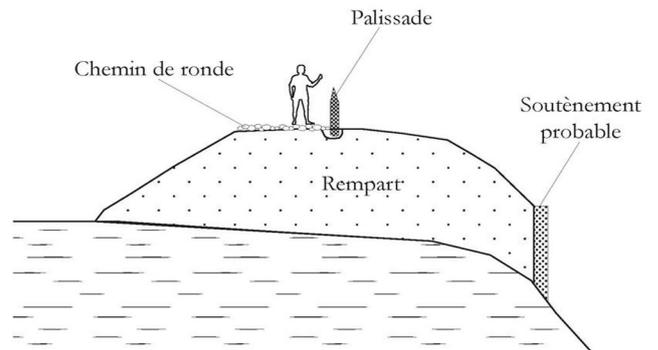
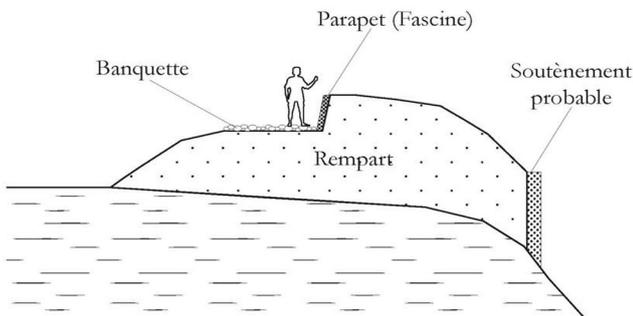
MB 585

Bayonne - Av. Cam de Prats (parcelle CE 74)
 Mobilier issu du niveau moustérien principal à l'échelle 1/2. R01 et R02 : remontages d'éclats sur nucléus en silex illustrant le débitage Levallois récurrent centripète. MB 361 : biface en silex. MB 585 : Hachereau de type 0 en Ophite. Photographie et DAO : Pascal Tallet (Paléotime). Dessin au trait : Jocelyn Robbe (Paléotime)



ÉTAT 1

ÉTAT 2



Bayonne - Av. Cam de Prats (parcelle CE 74)
 Proposition de restitution des tracés et des reliefs supposés des remparts (états 1 et 2) à partir des données archéologiques et historiques.
 DAO : Quentin Baril (Hadès), fond photographique IGN Géoportail

à la levée de terre ont permis d'obtenir des données inédites sur l'architecture de cette structure, tout en précisant la chronologie de sa construction. Enfin, une étude historique et archivistique a pu mettre en perspective les découvertes archéologiques dans le contexte militaire de la ville de Bayonne aux XVIIIe et XIXe siècles.

Les résultats de l'étude révèlent deux états de construction, aussi rapides que brefs, réalisés à

partir de matériaux environnants (cf. fig.). Le premier correspond à l'édification d'une lunette entre 1793 et 1795, composée d'un rempart en terre, observé sur 2,60 m de hauteur maximale. Ce dernier présente des indices de l'existence d'un parapet et d'une banquette de tir. Le tracé de cet ouvrage semble s'interrompre au centre ouest de l'emprise, entre deux sondages.

Le second état, qui chemise le premier, correspond à l'occupation la mieux documentée. Il correspond à

la restauration et la transformation de la lunette en ouvrage à cornes entre juillet et décembre 1813. Ce réaménagement s'inscrit dans le programme urgent de remise en état du camp retranché autour de la place forte de Bayonne, alors que les troupes napoléoniennes se replient progressivement d'Espagne depuis la défaite de Vitoria, le 21 juin 1813. Le rempart en terre est rehaussé sur l'ancien et présente un chemin de ronde dont le défilement est assuré par une palissade, aujourd'hui disparue.

Ce type de positions extérieures n'a eu finalement que peu d'impacts dans cette campagne, puisqu'elles sont majoritairement désertées par les soldats napoléoniens avant le siège de Bayonne (février-avril 1814). L'ouvrage à cornes du Camp de Prats, bien doté si l'on considère sa construction rapide, ne s'est

jamais retrouvé au cœur d'une bataille. Par la suite, la servitude militaire, qui pèse sur le terrain jusqu'au début du XXe siècle, lui permet de conserver fidèlement son état et de laisser durablement son empreinte dans le paysage. Les aménagements relatifs à la construction de la maison de retraite Bichta Eder en 1965 remodelent la topographie du terrain.

Tallet Pascal (niveaux paléolithiques),
Baril Quentin (ouvrage défensif contemporain)

- Colonge *et al.* Une séquence paléolithique de plein-air sur les hauteurs de Bayonne (Avenue du Prissé, Bayonne, Pyrénées-Atlantiques). Rapport final d'opération de fouille préventive, INRAP Grand Sud-Ouest. 2017, 434p.
- Colonge *et al.* Un nouveau jalon pour le paléolithique de plein-air du plateau de Saint-Pierre-d'Irube (Chemin de Jupiter, Bayonne, Pyrénées-Atlantiques). Rapport final d'opération de fouille préventive, INRAP Grand Sud-Ouest. 2018, 382p.

Bas Moyen Âge,
Époque moderne

BAYONNE

Quartier du Petit Bayonne, Place du Réduit, Porte de France

Une surveillance archéologique a été effectuée sur l'emprise des travaux d'aménagement du projet « Bayonne Rive gauche Tram Bus », Place du Réduit, localisée à l'interfluve entre la Nive et l'Adour face au pont Saint-Esprit.

Le suivi des travaux de déviation de réseaux ainsi que le décapage extensif vers le pont Saint-Esprit ont mis au jour une partie de l'enceinte médiévale du XIIIe siècle reliant le quartier du Petit-Bayonne à la porte Saint-Esprit. Des éléments du Bastion du



Bayonne - Projet Tram'Bus - Place du Réduit
Vue générale du chantier, enceinte du XIIIe siècle, éléments du Bastion du Réduit, Place du Réduit, Bayonne (cliché : Wilford O'yl, INRAP)

Réduit construits contre le rempart médiéval ainsi qu'une partie de la Porte de France du XVII^e siècle ont été positionnés. L'ensemble comprend un corps de garde, le flanc oriental du casernement et une porte monumentale nommée Porte de France. Le bastion a été dérasé entre 1907 et 1909. L'arase des

monuments apparaît aujourd'hui autour de 3,5 m NGF, immédiatement sous les remblais d'assise de la chaussée actuelle.

Migeon Wandel

Opération négative

BEDOUS Quartier Saint-Berthoumieu

Au sud du bourg, le long de la RD 834, la zone d'investigation est destinée à accueillir un aménagement touristique et économique (plage, bassin de baignade, zone de jeux) sur une surface de 11 965 m².

Selon le cahier des charges accompagnant la prescription de diagnostic, « l'observation en photographie aérienne de la parcelle ZB 16 située immédiatement au sud des parcelles d'assiette du projet fait apparaître, dans son angle nord-est, le plan d'un bâtiment composé d'au moins trois pièces contiguës, bordées par une galerie à l'est ».

Celui-ci n'apparaît pas sur le cadastre napoléonien et l'opération n'a pas permis de détecter de nouveaux vestiges à proximité de ceux qui apparaissent sur la photo aérienne. D'une manière générale, les indices sont extrêmement rares dans cette emprise, que ce soit en épandage ou au niveau des structures. Ainsi, même le parcellaire visible au XIX^e siècle ne se repère pas.

Cavalin Florence

Néolithique Moyen et final

ETSAUT Col d'Arras

A la suite de la découverte en octobre 2017 d'une structure mégalithique au col d'Arras à 1272 m d'altitude par A. Blasco (Groupe Archéologique des Pyrénées-Occidentales) et F. Chavagneux (Parc National des Pyrénées) un sondage, préalable à une demande de fouille programmée, a été réalisé avec pour objectif, au-delà de l'étude complète du monument, de combler un vide documentaire dans l'occupation des vallées béarnaises et de la moyenne montagne au Néolithique.

Au moment de la découverte, nous étions devant une structure mégalithique assez bien conservée, bien qu'elle ait été éventrée à une époque indéterminée. Huit orthostates visibles ainsi que trois dalles de couverture, délimitaient une chambre de 4 à 5 m de longueur minimum orientée est-ouest. Cette chambre à supports multiples avait un minimum de 4 orthostates visibles côté nord alors que le côté sud était démantelé. A l'ouest, au-delà d'une dalle de couverture, deux affleurements de dalles parallèles évoquaient un possible couloir. La chambre était entourée par un cairn de pierres de forme ovale de près de 15 m de longueur sur 8 m de largeur et 0,80 m de hauteur conservée. Le côté nord de ce cairn avait été entamé par un chemin creux empierré.

Deux sondages de deux mètres carrés ont été réalisés : l'un à l'extrémité est de la chambre, l'autre

en bordure du cairn côté sud. Ces sondages nous ont permis d'évaluer l'état de conservation du monument et son potentiel.

Manifestement la chambre a été vidée, très probablement dans sa presque totalité. Dans les sédiments remaniés, quelques vestiges osseux attestent la présence d'un minimum de deux individus. Le mobilier se limite à trois tessons de poterie non diagnostiques. Dans la petite surface ouverte, deux orthostates provenant du côté sud étaient couchés dans la chambre. Il s'agit d'une chambre surcreusée sur une profondeur de 30 cm. Dans l'hypothèse d'une entrée à l'ouest, le chevet, à l'est, serait constitué de deux dalles jointives aux sommets appointés, installées sur une dalle plate servant de support.

Le sondage réalisé en bordure du cairn montre qu'il est presque intact. Il est composé de dalles de calcaires imbriquées, comme, par exemple le cairn du dolmen de la Chabota de la Hechicera à Elvillar en Rioja Alavesa, Espagne.

Les matériaux destinés à l'élévation du monument proviennent des calcaires à polypiers dont les affleurements sous forme de dalles détachées ou en cours de détachement se trouvent dans un rayon de 30 à 100 m au sud et au sud-est du dolmen, sur les parois et le versant nord du Pène de Lamounédère.



Etsaut - Col d'Arras

Le sondage 1 à l'intérieur de la chambre avec, à droite, une dalle redressée à son emplacement d'origine. On voit bien également la dalle en position horizontale (au fond au centre) sur laquelle sont posés deux supports est. Vue prise de l'ouest. Cliché P. Dumontier

Complémentaire, nous trouvons dans le cairn des petites dalles de schiste, peu nombreuses, qui proviennent probablement des affleurements à la base du versant nord.

Nous espérons pouvoir répondre aux questions qui restent posées en poursuivant nos travaux lors d'une

prochaine opération qui, *a minima*, devrait permettre de restituer les plans de cette architecture complexe, son évolution et de déterminer sa chronologie.

Dumontier Patrice

LABASTIDE-MONREJEAU La Redoute du Castéra

Cf. notice dans ce volume, rubrique « Projet collectif de recherche » : Nouvelles recherches sur les habitats fortifiés protohistoriques entre

Garonne et Pyrénées – Le Dreff Thomas.

Gardes Philippe

Moyen Âge

LABETS-BISCAY Tuqueta

Le site de Tuqueta, repéré à la fin des années 1980, n'avait fait l'objet avant notre intervention que d'une courte publication accompagnée d'un plan schématique (Gaudeul, 1992). À la demande et avec

le financement de l'association Jakintza de Saint-Jean-de-Luz, désireuse de l'inclure dans une publication qu'elle allait consacrer notamment à la commune, nous avons entrepris d'en faire le relevé précis.

Dans cette partie de son cours, la Bidouze, petite rivière affluent de l'Adour, sinue entre des séries de collines. Un de ses coudes a érodé l'une de celles de sa rive gauche et y a créé un escarpement haut d'une trentaine de mètres. Cette topographie favorable, une très bonne visibilité sur les alentours et également la proximité d'un gué naturel expliquent sans doute le choix d'y aménager un ouvrage fortifié.

De forme oblongue et adossé à l'escarpement dont la pente a été accentuée vers le sommet, il est délimité par un imposant parapet de sédiment argileux (distance maximale entre les crêtes selon l'axe principal nord-est-sud-ouest : 70 m, selon l'axe perpendiculaire : 41 m ; hauteur globalement comprise entre 4 m au nord-est et 6 m au sud-ouest) surplombant un fossé. L'intérieur a été organisé en deux parties : au sud, une surface plutôt plane d'approximativement 800 m² ; au nord, une zone plus réduite (à peu près 400 m²), séparée de la précédente par un talus de quelques 2 m de hauteur bordé par une dépression linéaire dont les extrémités pourraient correspondre aux accès à l'intérieur de l'ouvrage. Aucune structure de pierre n'y est visible.

Le tout est entouré par un second parapet dont la largeur dépasse localement 20 m pour une hauteur approchant parfois 2 m par rapport au fond du fossé, mais dont le tiers nord a disparu assez récemment lors de l'agrandissement d'une prairie.

Faute d'éléments chronologiques probants, dater cet ouvrage reste hypothétique en l'état actuel des recherches. Toutefois, il est possible qu'il ait un lien avec la présence, immédiatement en contrebas et en bordure d'un chemin utilisé au moins dès le Moyen Âge, d'une maison portant le nom d'une demeure noble mentionnée dès 1203 et des vestiges d'une église citée dans la seconde moitié du XIIe siècle. De fait, malgré quelques différences (en particulier l'absence d'une motte clairement définie), la tentation existe de l'inclure parmi les ensembles fortifiés médiévaux connus aux alentours.

Normand Christian et Parent Gilles

- Gaudeul F. Les enceintes de type protohistorique. In : *Amikuze. Le Pays de Mixe. Saint-Étienne-de-Baigorry*, éd. Izpegi, 1992, p. 145-157.

Bas Moyen Âge,
Époque moderne

LARCEVEAU-ARROS-CIBITS

Église Saint Sébastien d'Arros

Le village d'Arros était primitivement un village à part entière ; il a fait l'objet d'un regroupement communal en 1841 pour constituer la commune actuelle de Larceveau-Arros-Cibits. L'ancienne église du village a la particularité étrange de se situer complètement à l'écart des habitations, à une distance d'environ un kilomètre.

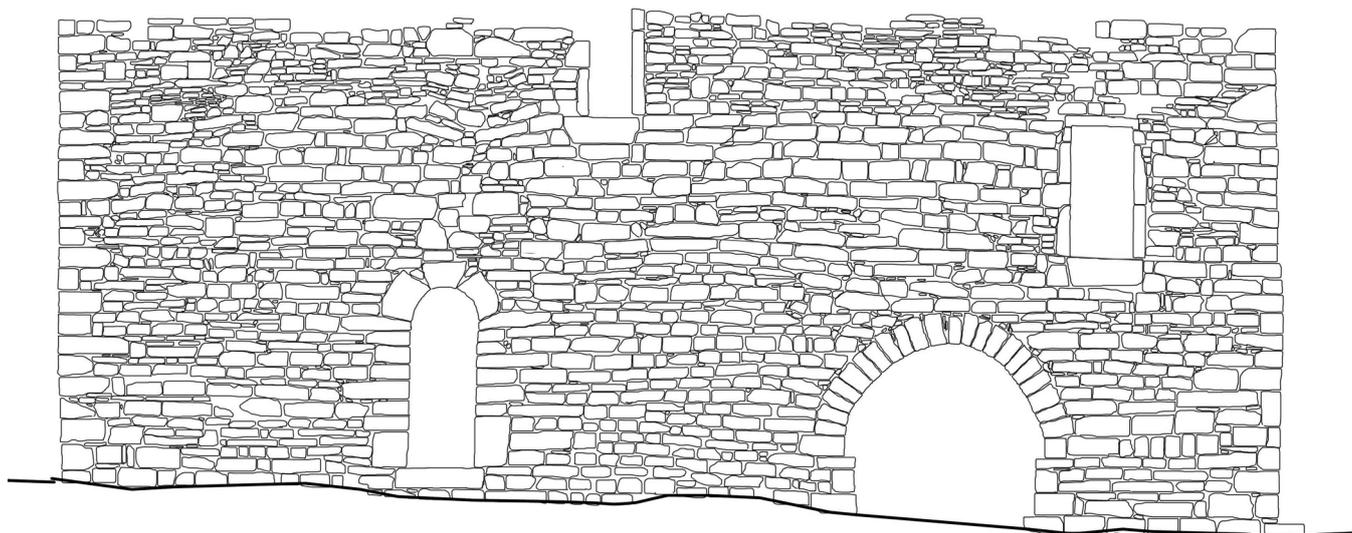
Le site sur lequel est implantée l'église consiste en un promontoire dont trois côtés sont protégés par des abords escarpés ; le quatrième côté, non protégé, est doté de fossés de facture anthropique réalisés à l'emplacement le plus vulnérable, configuration défensive caractéristique de l'éperon barré. L'église Saint Sébastien d'Arros, située au milieu du promontoire, est citée dans l'acte 174 du « Liber Rubeus » ou cartulaire du diocèse de Dax en 1160. La vulnérabilité des vestiges en très mauvais état a motivé la mise en œuvre d'une étude archéologique du bâti qui permettra de garder une mémoire de cet édifice très menacé de disparition, associée à une première campagne de sondages.

Un relevé détaillé du plan et des façades a été réalisé afin de mettre en place des hypothèses de chronologie constructive. Plusieurs phases peuvent être distinguées dans l'histoire de l'édifice mais les observations s'avèrent difficiles à corréler entre les différentes façades : les maçonneries les plus anciennes se trouveraient en partie basse du chevet plat ainsi que sur une partie de la façade nord ; une

deuxième phase paraît matérialisée sur le mur sud par un enfeu et une petite porte ; l'état le plus visible résulte de l'édification au milieu du XVIIe siècle de la façade ouest dotée d'un clocher-fronton adossé à une toiture à forte pente.

Deux sondages réalisés auprès de l'église ont mis en évidence un matériel archéologique cohérent avec des zones de rejets liés aux péripéties constructives de l'église, et un sol naturel (flysch) arasé sur lequel reposent les fondations.

Beaucoup de questions se posent encore sur l'origine de ce site, et notamment l'hypothèse d'un éventuel habitat disparu, organisé autour de l'église ; comment expliquer autrement le système de défenses implanté autour du site ? Les Archives Générales de Navarre nous renseignent sur l'existence d'au moins une dizaine de feux au XIVe siècle à Arros. En 1351, une enquête de monnayage, ordonnée par le roi de Navarre, recense les foyers, paroisse par paroisse ; neuf feux y sont mentionnés à devoir une taxe de huit sous par maison. Le village médiéval cité aurait dû se situer logiquement à côté de l'église, mais il n'en reste aucun vestige apparent. Seule l'église a conservé un usage jusqu'au début du XXe siècle, et s'est vue totalement abandonnée après le démontage de sa toiture par les Allemands durant la Seconde Guerre mondiale. L'hypothèse la plus plausible reposerait sur un ancien village primitivement fortifié, un peu à l'étroit sur son promontoire qui se serait progressivement



Larceveau-Arros-Cibits - Église Saint-Sébastien d'Arros
Relevé pierre à pierre façade sud

déplacé en contrebas du relief, dans des zones plus accessibles et cultivables, quand le contexte sécuritaire s'est amélioré. L'église serait restée à son emplacement d'origine avec son cimetière après le déplacement de la population.

L'étude de l'église et de ses abords immédiats constitue donc la première phase d'une recherche plus

globale consistant à trouver les indices de l'existence probable d'une activité et d'un habitat ancien totalement disparus.

Duvivier Benoît

Gallo-romain à
Époque moderne

LESCAR La Cité

Le suivi archéologique a été prescrit dans le cadre de travaux de réaménagement de l'ensemble des espaces publics autour de la cathédrale de Lescar. L'opération a consisté en le suivi de 25 dessouchages de platanes, 45 fosses de plantation de nouveaux arbres, 15 fosses d'installation de candélabres, auxquels s'ajoutent 17 tranchées de réseau (338 m linéaires), ainsi que des décroûtages sur 30 à 50 cm profondeur sur la surface du parvis occidental de la cathédrale et du cloître et ses ailes attenantes occidentale et orientale. L'intervention s'est opérée en quatre phases, effectuées de façon concomitante aux travaux, de l'été 2018 à l'été 2019. Contrairement au dernier suivi archéologique dans la Cité de Lescar (Kirschenbilder, 2015), cette fois-ci, une quantité importante de vestiges a pu être mise au jour. Certains éléments inédits complètent de façon significative les connaissances sur l'occupation de la ville haute de Lescar, documentée par les fouilles depuis la fin du XIXe siècle.

La période d'occupation la plus ancienne, qui reste à définir (Protohistoire ou début de l'époque gallo-romaine), est marquée par un niveau plus ou moins perceptible (jusqu'à 60 cm d'épaisseur) d'argile hydromorphe contenant de la céramique très fragmentaire et roulée. Ce niveau, reconnu pratiquement sur l'intégralité du site à l'interface avec le substrat naturel, constitue un bruit de fond archéologique. Il sert d'encaissant pour les vestiges en creux et la fondation des maçonneries du Bas Empire.

La période gallo-romaine est assez bien documentée dans la plaine avec la présence de plusieurs *villae*. Sur le promontoire, une *domus* est également installée, documentée par les fouilles anciennes au nord et sous l'actuelle cathédrale. Le suivi archéologique a exploré les secteurs périphériques. Des structures en creux (fosses, poteaux, fossés) ont ainsi pu être reconnues. Une courte portion d'arase du rempart antique a aussi été documentée près du Monument aux Morts. Enfin, des restes de maçonneries probablement en lien avec

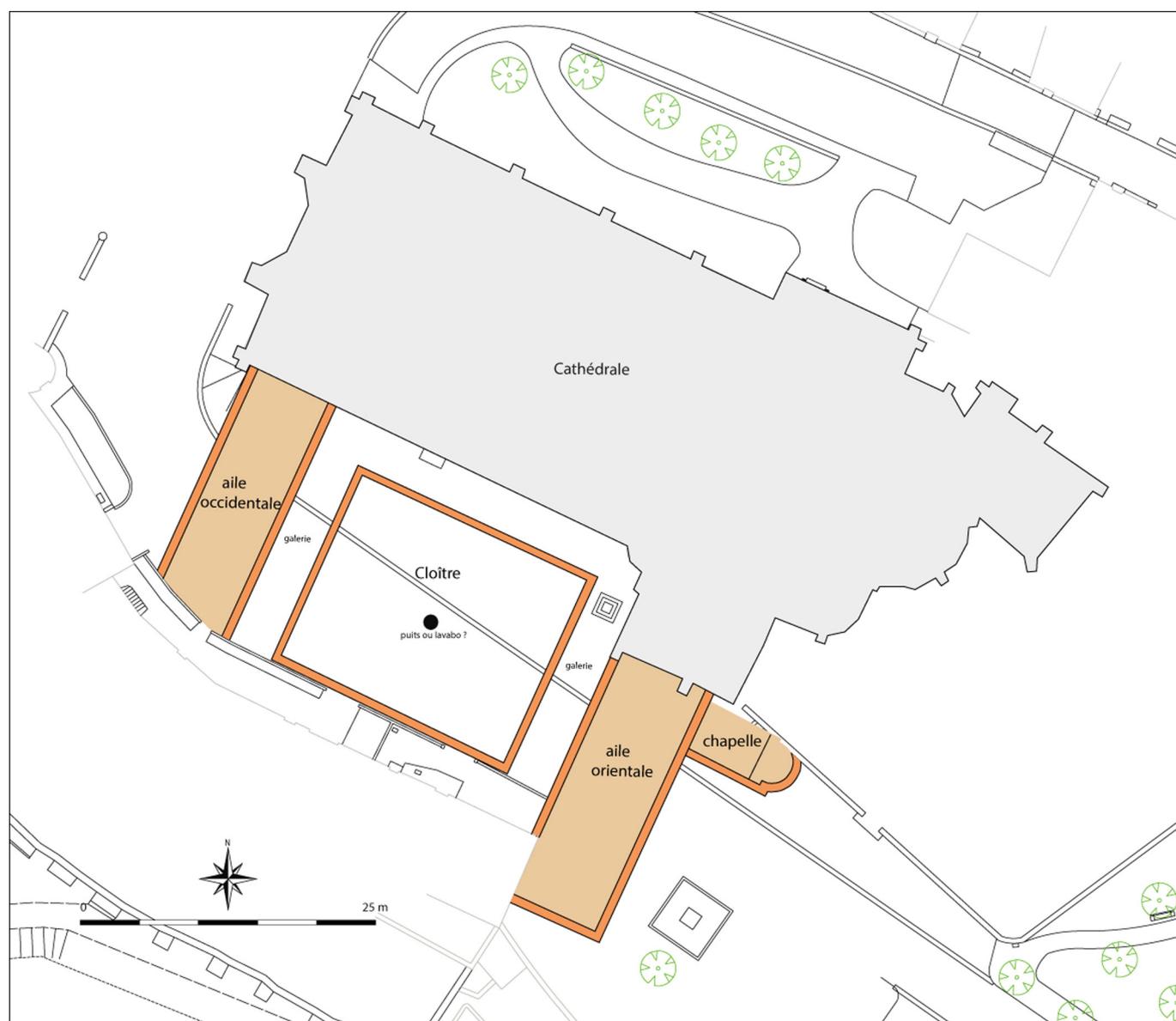
un bassin ont été identifiés au sud-est de l'emprise des travaux (Belvédère).

Les éléments marquants pour le Moyen Âge central correspondent à huit sépultures des XI^e et XII^e siècles mises au jour au nord de la cathédrale et, pour la première fois, à l'est du cimetière actuel. Elles permettent d'étayer l'hypothèse de l'existence d'un vaste espace funéraire, de faible densité, antérieur à la cathédrale (fin XII^e – début XIII^e siècle). Deux d'entre elles étaient encore recouvertes de planches (cf. fig.). La majorité des fosses sépulcrales rattachées à cette période se remarque par leur forme anthropomorphe (logette céphalique et reste du corps trapézoïdal) (cf. fig.).

Un travail doit être opéré pour phaser et dater les zones où la densité de vestiges est la plus forte. Il s'agit de l'espace au sud de la cathédrale et du cimetière, correspondant à l'emprise médiévale de l'espace canonial (cf. fig.). Le mur clôturant cet espace à l'est,

portant au XVII^e siècle le nom la *Murrailha deu Capito*, a été retrouvé dans différents sondages. Les indices d'une tour-porte permettant l'accès à l'espace canonial depuis le rempart au sud, ont été mis en évidence au niveau de l'actuel jardin du Monument aux Morts. Le cimetière s'étendait au sud de l'actuel, avec une plus forte concentration d'inhumations aux abords de l'aile orientale du cloître. Les sondages ont permis la fouille de 178 sépultures présentant de nombreux recouvrements.

Les limites de l'aile orientale ont pu être reconnues mais ses niveaux de sol démembrés n'ont pu être documentés que sur des espaces réduits. Accolée à l'aile orientale, une chapelle inédite, comportant une courte nef et une abside, a été partiellement dégagée (cf. fig.). Plusieurs sépultures en coffre ou en pleine terre, probablement de membres du clergé, ont été fouillées au sein de ces bâtiments. Celle associée à la chapelle inédite est datée du XI^e-milieu du XII^e siècle.



Lescar - Place Royale/Rue du Parvis
Restitution du plan du cloître de la cathédrale et localisation de la chapelle inédite accolée à l'aile orientale. Lasnier Thibaut



Lescar - Place Royale/Rue du Parvis
 Sépulture à fosse dotée d'une logette céphalique, conservant son système de recouvrement en bois et datée du XIe – milieu du XIIe siècle
 (crédit : Amandine Ladam, Archeodunum)

Le décroûtage du cloître sur 50 cm de profondeur a permis d'appréhender l'organisation des galeries avec la mise au jour de l'arase des murs-bahuts. L'angle nord-ouest du cloître conservait encore son pavement de galets et un caniveau. Au centre du jardin, un

creusement imposant et étudié très partiellement suggère un système d'adduction de type puits ou lavabo. Seules treize sépultures ont été mises au jour à cette faible profondeur mais il ne fait aucun doute qu'une quantité importante se situe plus profondément.

La plupart étaient en plein terre, mais certaines étaient en coffre. Une autre remployait la cuve d'un sarcophage mérovingien s'apparentant à ceux identifiés autour de l'église Saint-Julien, dans la ville basse. Les fondations des murs de l'aile occidentale de l'ensemble canonial ont aussi été identifiées, clarifiant le plan d'ensemble (cf. fig.). Aucun niveau de sol n'est conservé, seule une

sépulture et des sections de caniveaux ont été mises au jour au sein du bâtiment.

Lasnier Thibaut

■ Kirschenbilder B. Lescar – La Cité. *Bilan scientifique régional*, SRA Aquitaine, 2015, p. 204-205

Gallo-romain,
Moyen Âge

LESCAR 15 rue des Frères Rieupeyrous

Un diagnostic archéologique a été réalisé au numéro 15 de la rue des Frères Rieupeyrous, consécutivement au dépôt d'un permis d'aménager. Les parcelles concernées représentent une surface totale de 1152 m² et sont situées dans le périmètre de la ville antique de *Beneharnum*.

Trois tranchées ont été réalisées. Les deux premières sont implantées perpendiculairement l'une à l'autre sur la moitié ouest du terrain, avec comme point de départ la limite cadastrale septentrionale,

supposée fossiliser le tracé d'un axe viaire antique. La troisième longe la limite sud de la parcelle, pour s'approcher le plus près possible de la rue des Frères Rieupeyrous à l'est. Cette dernière a fait en 2001 l'objet d'une surveillance de travaux dont les résultats peuvent être cartographiés et comparés à ceux de l'opération concernée (Gangloff, 2008).

Les tranchées livrent une densité de vestiges très importante, dont l'état varie en fonction de leur affleurement. Ceux-ci sont attribués à l'Antiquité, en



Lescar - 15 Rue des Frères Rieupeyrous
Vue de détail de deux maçonneries antiques recoupées par des trous de poteaux médiévaux

particulier tardive, ainsi qu'au Moyen Âge. Compte-tenu de l'impossibilité d'attributions chronostratigraphiques précises (en l'absence de séquence archéologique complète), nous avons réparti les vestiges en quatre grandes phases : la première couvre l'Antiquité, la seconde le Moyen Âge, la troisième les colluvions qui scellent les vestiges et la quatrième l'époque sub-contemporaine représentée par la couverture végétale et l'aménagement d'un sol extérieur en gravillons.

Pour la période antique, un bâtiment est attesté. Il est situé au carrefour de deux rues, R12 et R13, telles que projetées par F. Réchin (2008). La datation de l'état observé est indéterminée, elle est située entre la deuxième moitié du I^{er} siècle et les IV^e-V^e siècles. Le segment de voirie R13 semble quant à lui être encore utilisé durant l'Antiquité tardive, voire encore durant la période médiévale. Une autre voie a également été

repérée. Elle ne l'avait pas été lors des opérations antérieures mais demeure difficile à projeter en raison d'oblitérations médiévales/modernes.

Les périodes médiévales et modernes sont marquées par une réoccupation des lieux, matérialisée par des trous de poteau, ainsi que par un bâtiment construit à proximité d'un fossé.

Elizagoyen Vanessa

- Gangloff N. Une coupe archéologique dans le tissu urbain de *Beneharnum* : le suivi archéologique des travaux de la rue des Frères Rieuepeyrous, *Actes du colloque Lescar-Beneharnum, ville antique entre Pyrénées et Aquitaine*, Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes, hors-série n°3, 2008, p. 91-110
- Réchin F. Le paysage urbain de Lescar-Beneharnum, *Actes du colloque Lescar-Beneharnum, ville antique entre Pyrénées et Aquitaine*, Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes, hors-série n°3, 2008, p. 121-190

Bas Moyen Âge,
Époque moderne

MORLAÀS Rue des Cordeliers

L'ancien stade de rugby de la Hourquie objet du diagnostic, coïncide avec l'emplacement du couvent des Cordeliers, construit avant 1290 sur un espace aux confins de deux bourgs médiévaux de la ville de Morlaàs : Morlaàs-Vielle et Bourg-Mayou. Il a été au moins en partie détruit en 1569 lors des Guerres de religion, reconstruit à la fin du XVII^e siècle puis vendu comme bien national à la Révolution.

Dans un secteur épargné par les aménagements du Moyen Âge, une fréquentation de ce secteur au Paléolithique moyen a été mise en évidence avec la découverte d'un nucléus discoïde plano-convexe et d'un éclat à tranchant bifacial dans la partie supérieure de la séquence pléistocène. Mais l'essentiel des découvertes concerne sans surprise les aménagements médiévaux et modernes.

L'emplacement du stade recouvre une aire complexe de transition entre ancien et nouveau bourg. Ce contexte périurbain lié à la défense des bourgs de Morlaàs-Vielle et de Bourg-Mayou a été l'objet d'approfondissements du terrain, selon un dispositif associant un fossé à une probable braie externe édifiée en terre (« pusterle ») mais arasée par la suite, que le diagnostic a pu déceler sans toutefois en mesurer l'ampleur et la complexité car son importance dépasse le cadre de l'emprise à explorer.

La construction du couvent médiéval est intervenue après ces nivellements de grande envergure. A la suite de sa destruction et de son arasement, la reconstruction de l'établissement religieux est effectuée sur un site rehaussé par un remblai avant qu'il ne soit à nouveau détruit. Les vestiges bâtis observés ont été arasés à

leur niveau de fondation. Ils ont également pu être perçus au travers de tranchées ou de fosses destinées à récupérer des matériaux de construction.

Les espaces sépulcraux associés aux différents états conventuels ont été localisés à proximité des vestiges les plus imposants, vraisemblablement à proximité de l'église et du cloître. Dans certaines tranchées, les différences altimétriques d'ouverture des fosses sépulcrales, voire l'identification d'un niveau argileux intermédiaire, plaident en faveur de deux grandes phases chronologiques d'inhumations, que l'on est tenté de mettre en rapport avec la partition entre les deux états du couvent. Plusieurs modes architecturaux sont attestés : coffres aménagés en carreaux de terre cuite, cercueils, pleine terre. Un des caractères remarquables de cet ensemble, dans les limites de représentativité inhérentes aux données recueillies dans le cadre d'un diagnostic, réside dans la forte proportion de sépultures d'immatures, ce qui interroge sur le recrutement de la population dans un tel contexte conventuel.

La complexité et la puissance stratigraphique des aménagements anthropiques sont variables sur l'emprise du diagnostic, mais les vestiges archéologiques les plus superficiels affleurent dès 0,20 m sous le sol actuel et se concentrent dans la tranche de terrain jusqu'à environ 1 m de profondeur ; la base d'un grand mur à fonction probable de soutènement a été reconnue à -2,20 m.

Gineste Marie-Christine

OLORON-SAINTE-MARIE 2 place des Cordeliers

L'ancienne école Marie-Élisabeth se situe au cœur de la ville haute d'Oloron-Sainte-Marie, dans le quartier de Sainte-Croix, en face du collège des Cordeliers. L'ensemble de bâtiments destiné à être partiellement démolé dans le cadre d'un projet d'agrandissement du collège, avait déjà fait l'objet d'une étude de bâti (Lasnier, 2013), complétée par un diagnostic dans la cour intérieure (Gineste, 2014).

Les résultats de ces premières investigations avaient mis en évidence une occupation du site dès le Second Âge du Fer avec la présence, dans la partie orientale de la cour, d'une fosse, définie comme probablement en lien avec l'extraction d'argile. Notre opération, par la mise au jour d'une fosse similaire, située à quelques mètres de la précédente, a permis de confirmer cette occupation.

Le diagnostic avait aussi mis au jour une maçonnerie dont l'orientation et la mise en œuvre s'apparentaient aux

constructions antiques révélées par différentes études et suivis de travaux réalisés dans le quartier Sainte-Croix. Cette phase, contemporaine de l'édification des remparts au IV^e-V^e siècle, a été reconnue lors de notre intervention au travers de deux tronçons de murs. Ces maçonneries qui, à l'est, s'installent dans un remblai de démolition très chargé en torchis rubéfié, semblent correspondre à trois bâtiments distincts. Ceux-ci, par leur position, pourraient border une rue, parfaitement orientée est-ouest. De la fin de l'Antiquité jusqu'à la première occupation médiévale reconnue, aucun vestige n'a été mis au jour.

Les premières constructions médiévales, mises en évidence lors de l'étude de 2013, correspondent à l'édification d'un grand bâtiment, d'un seul niveau d'élévation et sans doute scindé par un mur de refend pour former deux travées. Ce bâtiment forme le corps de logis occidental, à l'angle de la rue des Remparts



Oloron Sainte-Marie - 2 Place des Cordeliers
Vue des façades arrière composant le corps de logis occidental



RGPRCC3 NGF IGN69	2 place des Cordeliers (OLORON STE MARIE, 64) 2019
Plan des structures et sondages (1/150)	
Topographie : J.Moquel et S.Mages © Eveha, 2019 Infographie : J.Moquel © Eveha, 2019	

Oloron Sainte-Marie - 2 Place des Cordeliers
Plan topographique des vestiges archéologiques

et de la place des Cordeliers. Son implantation semble simultanée à celle du couvent des Cordeliers. Cette campagne de construction, marquée notamment par des élévations peu fondées qui s'enfoncent dans un sédiment argileux issu du substrat remanié antique, a aussi été reconnue au nord-est de notre emprise de fouille, avec la présence d'un bâtiment similaire. Ce dernier, qui ouvrait sur la rue Dalmais, se divise en deux travées, plus étroites que celle du bâtiment occidental, mais présentant une longueur nettement supérieure.

Par la suite, ce sont cinq phases de construction et de réaménagements des bâtiments qui vont se succéder avec un rythme soutenu, du XIV^e au XV^e siècle, puis plus lentement jusqu'au début du XX^e siècle. L'étude archéologique des élévations du corps de bâtiment occidental avait permis d'identifier les caractéristiques architecturales, montrant que les trois bâtiments identifiés correspondaient à des édifices urbains soignés, évoquant des propriétaires aisés appartenant à la bourgeoisie locale. Ces bâtiments avaient été progressivement réalignés depuis le nord vers le sud pour former le tracé de la façade actuelle, avec une harmonisation des modénatures. Les observations réalisées à l'occasion de notre intervention ont montré qu'il en fut de même pour les façades arrière des bâtiments sud-ouest et ouest, reconstruites au même moment, avec apparemment le même atelier, laissant supposer une mutualisation des moyens. Ces transformations, importantes et rapides, tendraient ainsi à montrer une volonté d'organiser la trame urbaine à partir de parcelles régulières dans cette partie de la ville haute. Cela semble corroboré par les vestiges des bâtisses présentant la même disposition et qui sont encore perceptibles plus au sud dans la rue des Remparts.

Dans la partie orientale de l'emprise, pour les élévations mises au jour, qui correspondent aux façades arrière de trois édifices ouvrant sur la rue Dalmais, le même schéma semble se reproduire. En effet, on note aussi un réalignement de toutes les façades sur cour, depuis le nord vers le sud. Ainsi, les deux bâtiments de la première phase médiévale ont été agrandis vers l'ouest avant qu'un troisième bâtiment vienne lotir la parcelle à l'angle de la rue Dalmais et de la place des Cordeliers. Ce dernier verra, dès la phase suivante, sa façade réalignée sur celle des bâtiments nord.

Entre les deux entités bâties, de trois bâtiments chacune, un espace vide, sorte de cour ou de ruelle débouchait en contrebas sur un terrain qui apparaît dépourvu de construction sur le cadastre de 1809. La

présence de cette cour est d'ailleurs confirmée par une analyse sédimentaire, réalisée lors du diagnostic de 2014, qui indique la présence d'un espace ouvert à proximité d'habitations. Ce même remblai, postérieur à la première campagne de construction médiévale, a aussi été révélé en avant du bâtiment nord-est.

La fin de cette période est aussi marquée par la surélévation du bâtiment sud-ouest d'un niveau et par la mise en place d'un nouveau système de canalisation. Au même moment, la ruelle est condamnée par l'édification d'un mur contre lequel s'appuie un massif maçonné marquant peut-être l'emplacement d'un escalier. Ensuite, à partir de la fin du XV^e siècle, les travaux ralentissent.

Pour le corps de bâtiment occidental, l'étude historique réalisée en 2013 avait permis de rattacher la propriété des bâtiments à une même famille : les Bagmalère ou Bambalère, du XVI^e siècle jusqu'à la fin du XIX^e siècle, avant que les bâtiments ne soient cédés à la congrégation religieuse des Filles de Sainte-Croix, qui créa en 1909 une école privée qui perdura jusqu'en 2007. Au cours de cette dernière phase, les deux habitations sud-ouest ne seront que très peu impactées. Le bâtiment nord-ouest en revanche, voit ses façades refaites, remarquables par l'emploi d'un *opus incertum* de galets calibrés. Dans le fond de l'habitation, une volée de marches permettait l'accès à la cour.

En ce qui concerne l'îlot oriental, seules les élévations sud et nord du bâtiment sud-est sont remaniées. Il faut attendre le XIX^e siècle, peut-être la fin du XVIII^e siècle, pour que soient effectuées de nouvelles modifications. Enfin, les derniers grands travaux interviennent début du XX^e siècle, après que la congrégation des Filles de Sainte-Croix devienne propriétaire du pâté de maisons et que les lieux soient transformés en école privée. Ainsi, pour créer des salles plus spacieuses, certains murs ont été abattus. Les bâtiments donnant sur la cour sont quant à eux entièrement réaménagés. La façade ouvrant sur rue du bâtiment ouest est refaite au niveau des étages et un petit bâtiment est édifié pour permettre la communication entre les corps de logis est et ouest.

Mages Séverine

- Gineste M.C. Oloron-Sainte-Marie – École Marie-Élisabeth, Place des Cordeliers. *Bilan scientifique régional*, SRA Aquitaine, 2014, p. 214
- Lasnier T. Oloron-Sainte-Marie – Ancienne école Marie-Élisabeth. *Bilan scientifique régional*, SRA Aquitaine, 2013, p. 176-178

ORTHEZ Rue des Jacobins

La surveillance de travaux d'enfouissement de réseaux électriques réalisés au croisement de la rue des Jacobins et de la Place d'Armes a permis la découverte de nombreux vestiges de l'ensemble conventuel des Jacobins, ordre installé dans la commune au cours de la deuxième moitié du XIII^e siècle (Cursente, 2007).

L'église se trouve sous l'actuel office du tourisme, au n°1 de la rue des Jacobins. Le mur occidental de l'édifice conventuel est partiellement repris dans le bâti actuel et constitue le mur occidental des n°1 et au n°3 de la rue des Jacobins. La nef mesure environ 28 m de long et 15,5 m de large. Le transept semble débiter au niveau de la façade méridionale de l'office du tourisme et se prolonge vers le sud-est en direction de l'actuelle Place d'Armes. Une porte située au sein du mur nord-ouest du bras sud-ouest du transept mène à la galerie du cloître. Cette galerie mesure environ 2,70 m de large et 10,80 m de long. Elle est fermée à

l'ouest par un petit muret surmonté de colonnettes en calcaire lissées.

Deux caveaux ont été découverts à la croisée du transept et du chœur. Le premier est construit en pierres de taille et mesure 0,65 m de large par 1,45 m de long. Le second est maçonné en briques et est visible sur 1,15 m de long et mesure 0,65 m de large. Les nombreux travaux de réseau ont détruit la majeure partie de ces sépultures, ne laissant que très peu de vestiges en place. Seul le second caveau a livré des ossements en place, correspondant à un immature âgé entre 1 et 4 ans.

À l'angle du parking de l'annexe de la mairie est installé un pourrissoir double, qui n'a pu être que partiellement étudié. L'élévation est de forme rectangulaire, construite en blocs calibrés de flysch. Une logette céphalique est maçonnée dans la partie ouest, tandis que cinq traverses en métal servaient



Orthez - Rue des Jacobins
Vue nadirale du dépôt d'ossements ST 204, TR.5, depuis le sud-est. Cliché : J. Moquel © Eveha 2019

à soutenir les défunts. Un important amas osseux a été découvert au sein de ce pourrissoir, correspondant à une réutilisation de la structure en tant qu'ossuaire à l'Époque moderne comme en témoigne l'important mélange de débris de toiture avec les ossements.

Enfin, au nord-est de l'église, une sépulture en pleine terre a été mise au jour à l'emplacement du cimetière des Jacobins du XIIIe siècle.

L'ensemble conventuel a subi de nombreux dommages à partir du XVIe siècle. L'installation d'une université protestante au sein du couvent mène à l'abandon de l'église qui tombe en décrépitude. Au début du XIXe siècle, la politique urbaine de la ville conclut à une trop grande vétusté de l'ensemble dominicain et

le détruit dans sa majeure partie. L'actuelle mairie est alors construite à l'emplacement d'anciens bâtiments cléricaux et d'importants travaux d'alignements de façades ont lieu le long de la rue des Jacobins. De nouvelles maçonneries sont construites reprenant une partie des murs de la nef de l'église des Jacobins. Le mur sudouest est utilisé pour les bâtiments n° 1 et 3 de la rue des Jacobins, tandis que les fondations du mur nord-est sont employées pour l'installation d'un réseau d'égouts.

Delagnes Charline

- Cursente, B. Orthez (Pyrénées-Atlantiques), Atlas Historique des Villes de France, 2007, Bordeaux : Editions Ausonius.

Époques moderne et
contemporaine

ORTHEZ 12 rue Xavier Darget

Le diagnostic archéologique réalisé sur la vaste parcelle AD125 du Centre Hospitalier d'Orthez, en préalable à l'aménagement d'espaces de stationnement, s'est avéré positif. Il a en effet permis de révéler, dans trois des neuf tranchées de sondages effectuées, un ensemble de structures funéraires (fosses de cercueils) qui s'inscrivent dans la continuité directe du cimetière précédemment repéré et partiellement fouillé dans le cadre du projet de construction d'une crèche au 8 rue Xavier Darget (Scuiller, 2017).

L'emplacement de ces structures, appréhendées dans l'angle nord-ouest de l'emprise, immédiatement à l'arrière de la crèche (sondages 1, 2 et 3) et dès 1 m de profondeur (68,10 m NGF), mais absentes une fois le rebord de talus passé (sondages 4, 5 et 6), indique clairement que nous atteignons la bordure méridionale de cet ensemble sépulcral. Les alignements de fosses en rangées parallèles nord-sud montrent une organisation qui paraît similaire à celle précédemment observée. Pour la datation, les ressources documentaires disponibles indiquent, pour la fin de l'Époque moderne, l'établissement sur la zone d'un cimetière rattaché à l'Hôpital (ancien couvent des Cordeliers), qui devint communal durant la période révolutionnaire ainsi qu'une partie du Premier Empire, jusqu'à sa date de clôture en 1809. En l'état des investigations nous ne pouvons cependant statuer sur l'état ni sur la nature

de l'aire d'inhumation qui serait associée autant au cimetière communal qu'à celui de l'hôpital.

Les sondages 7, 8 et 9, réalisés plus près des murs de l'hôpital actuel, ont révélé la présence à 0,30 m sous la terre végétale, d'un niveau de démolition contemporain qui a été étalé uniformément sur la zone. Seule l'arase de fondation d'un mur, fait de matériaux disparates (briques, pierres calcaires, galets) à 1,40 m de profondeur dans le sondage 7 (65,73 m NGF), témoigne de la présence durant la période moderne ou contemporaine d'une structure construite indéterminée. Enfin, quelques tessons céramiques datés de la fin du Moyen Âge, relevés sporadiquement dans les sondages 7 et 9 suggèrent une fréquentation potentielle du secteur durant cette dernière période. Rappelons que le couvent des Cordeliers sur lequel s'installe l'hôpital, serait fondé dès le premier tiers du XIIIe siècle et va perdurer, malgré sa confiscation lors de la Réforme, jusqu'à la veille de la Révolution (1786). Il apparaît donc normal que quelques vestiges, aussi fugaces soient-ils, viennent témoigner des premiers temps de cette occupation.

Scuiller Christian

- Scuiller C. Orthez – 8 rue Xavier Darget. *Bilan scientifique régional*, SRA Nouvelle-Aquitaine, 2017, p. 360-363

Paléolithique moyen,
Paléolithique supérieur

OSSAS-SUHARE Grotte de Gatzarria

La reprise de l'opération de terrain à Gatzarria s'inscrit, depuis 2017, dans une double problématique de recherche concernant à la fois le Paléolithique moyen et le Paléolithique supérieur ancien. En effet,

l'archéoséquence de la grotte de Gatzarria offre la possibilité d'aborder la caractérisation du Paléolithique moyen du sud du bassin Aquitain et ses changements sur le temps long grâce à la succession de plusieurs

types d'industries, en comparaison avec le Paléolithique moyen du nord de l'Aquitaine, mais aussi avec celui de Cantabrie. Gatzarria permet d'apporter des points de comparaison entre le nord et le sud de l'Aquitaine et de discuter l'hypothèse selon laquelle les entités géo-morphologiques du couloir garonnais et du désert sableux landais ont constitué des barrières naturelles et/ou culturelles à différents moments du Paléolithique. Le choix de Gatzarria a été motivé par l'identification d'une séquence stratigraphique assez épaisse incluant plusieurs niveaux aux caractéristiques technologiques distinctes d'après l'étude des collections issues des fouilles de Georges Laplace.

Lors de la campagne 2019, nous avons poursuivi la fouille des secteurs 1, 2 et 4. Deux nouveaux secteurs (secteurs 6 et 7) ont également été ouverts sur la terrasse devant la cavité dans l'objectif de mieux comprendre les dynamiques de dépôt sur la terrasse. Les secteurs 3 et 5 n'ont pas été fouillés en 2019. En effet, le secteur 3 constituait une tranchée dont l'objectif était de mettre en évidence la morphologie du bedrock dans la grotte dans le prolongement du secteur 4 et dont l'objectif a été pleinement atteint durant la campagne 2018. Par ailleurs, nous avons fait le choix stratégique de ne pas débiter la fouille du secteur 5 qui comprend notamment le cœur du niveau archéologique gravettien afin de réserver ce travail qui nécessiterait une demande d'opération triennale.

La campagne de fouilles 2019 a permis d'approfondir notre connaissance de l'archéoséquence de Gatzarria, de mieux délimiter la présence des niveaux archéologiques sur la terrasse, d'en définir d'autres ainsi que de proposer de nouvelles interprétations concernant la dynamique des dépôts.

Sur la terrasse, les deux sondages S6 et S7 nous ont effectivement permis de délimiter plus clairement l'extension du Gravettien. La fouille du secteur 1 a également permis de mieux comprendre comment le niveau Gravettien (USt 102) vient se déposer dans la pente naturelle et coiffer les blocs d'effondrement. Une zone de contact contenant des éléments aurignaciens a

pu en outre être mise en évidence. Enfin, un ensemble de vestiges attribuables au Paléolithique moyen a été découvert sur la terrasse. Celui-ci apparaît à des altitudes similaires dans les secteurs 1 et 7.

Sous le porche, la poursuite de la fouille du niveau aurignacien (USt 202, et USt 201/202) a permis de relativiser les hypothèses de troncature du niveau attribué à l'Aurignacien ancien dans la partie Est du carré 54C, soulignant que le niveau, quoique présentant des variations latérales dans la netteté de son apparition en stratigraphie, est présent et uni partout dans les carrés 54C et 54D. L'extension des fouilles dans le carré 55C a souligné un potentiel endroit d'articulation entre les dépôts du talus-est et ceux issus de la grotte : bien que l'USt 203 nécessite d'être explorée davantage, son attribution potentielle à l'Aurignacien permet désormais de penser qu'il existe des dépôts aurignaciens conservés, au moins en partie, sur la terrasse actuelle, s'étendant éventuellement le long de la paroi-est en dessous des dépôts gravettiens du secteur 5.

Dans la cavité, la fouille du secteur 4 a confirmé la découverte d'une nouvelle unité sédimentaire alors que le bedrock n'a toujours pas pu être atteint. Cela nous a poussé à proposer une nouvelle interprétation concernant les dynamiques de mise en place des dépôts : ainsi, un système de comblement de diaclase serait plus logique, d'après nos observations, au lieu d'un système de chenal. Les unités sédimentaires du secteur 4 enregistrent également un changement dans la morphologie de l'ouverture de la cavité et qui aurait ainsi modifié la dynamique des apports qui s'y sont accumulés. D'un point de vue archéologique, la séquence exposée présente une logique chronostratigraphique et les niveaux les plus profonds découverts cette année paraissent mieux préservés que ceux au-dessus (faune abondante, remontages).

Notice issue du rapport final d'opération fourni par la responsable d'opération, Deschamps Marianne, Anderson Lars

PORTET

Bious, Lamarrigue

■ Focus sur un site du Vic Bilh

L'opération de prospections entreprise entre 2019 et 2020 sur le canton de Garlin, à l'extrémité nord-est des Pyrénées Atlantiques, visait dans la mesure du possible à compléter l'important travail d'interprétation archéologique conduit il y a 30 ans sur le Vic-Bilh par L. Laüt (1992). Ce projet ciblait la commune de Portet, et plus particulièrement le lieu-dit *Bious* car il avait révélé des vestiges antiques sur une emprise conséquente de près de 16 ha, ce qui laissait supposer la présence à cet emplacement d'un hameau rural.

■ Une prospection étendue autour d'un établissement antique

Le programme a consisté en une prospection visuelle et électromagnétique minutieuse. Il s'est focalisé sur les parcelles mitoyennes d'un bois. Celui-ci, qui recouvre la majorité de l'emprise antique, a, si l'on se réfère à la carte de Cassini, accueilli un hameau et, selon la tradition orale abrité un bâtiment religieux, arasé de nos jours.

Le résultat de l'opération a permis de constituer un inventaire conséquent, composé principalement d'un

lot de 47 monnaies, dont 59 % attribuables à la période antique, et de quelques artefacts de vie quotidienne (fibules, vaisselle, céramique, etc.). A l'extrémité sud-est, la présence d'une activité métallurgique semblant importante est confirmée et pourrait être associée à un marqueur du Haut Empire.

■ Une structure antique à délimiter

Les nombreux mobiliers exhumés ont permis d'éclairer notre connaissance du site. La prudence nous amène cependant à rappeler que ces artefacts, récupérés en zone bouleversée, ne peuvent donc pas être rattachés à un contexte stratigraphique, ce qui limite l'assurance de l'interprétation proposée.

Les indicateurs, en l'état actuel des connaissances, tendent à démontrer une fréquentation permanente du lieu à partir du I^{er} siècle p.C., potentiellement durant la période julio-claudienne, et jusqu'à la fin du IV^e siècle p.C., voire le début du Ve siècle p.C.

L'existence d'une possible *villa*, établie selon le schéma classique d'implantation des habitats antiques en Gaule, se confirme. En revanche, son intégration dans un ensemble plus étendu de type hameau rural, n'est pas corroborée à l'heure actuelle par le mobilier étudié. Cette hypothèse reste plausible mais nécessite d'approfondir l'analyse de l'organisation architecturale qui s'étend dans la zone boisée, jusqu'à ce jour dépourvue de sondages. En outre, la perspective d'une exploitation qui aurait fleuri grâce à la proximité d'une voie routière présumée, reliant *Atura* à *Oppidum Novum*, mérite d'être examinée avec attention.

D'Herbillie Cyrille

- Laüt L. L'habitat rural antique dans le Vic-Bilh. Prospection dans les cantons de Garlin, Lembeye, Thèze, dans les Pyrénées Atlantiques, *Aquitania*, tome 10, 1992, p. 195 – 210-

Paléolithique supérieur

SAINTE-COLOME Grotte Tastet

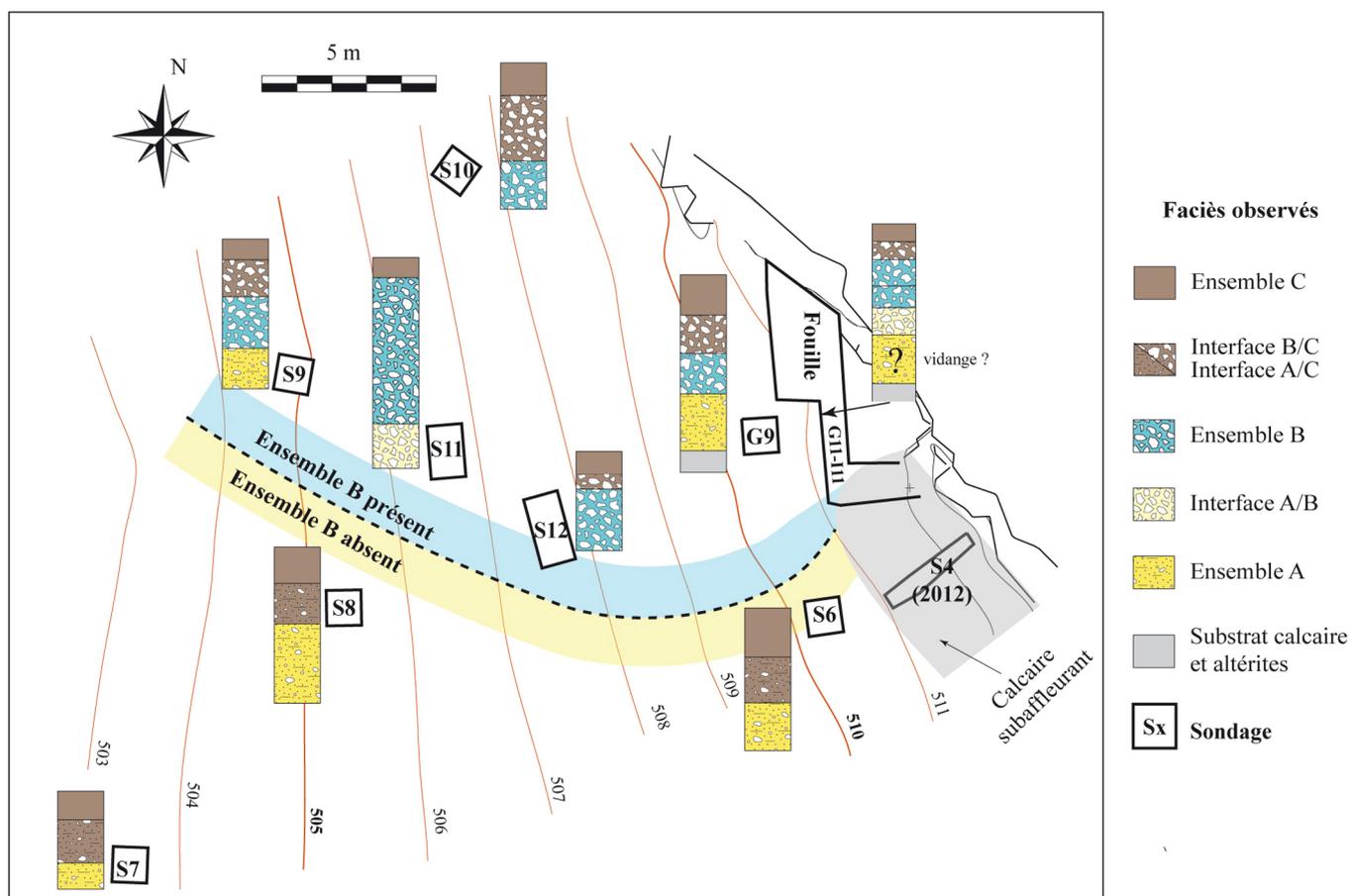
Située dans le bassin d'Arudy, en basse vallée d'Ossau, la grotte Tastet fait partie d'une concentration locale d'au moins huit grottes et abris occupés à la fin du Paléolithique supérieur. Les campagnes 2012-2014 ont permis la révision de son art pariétal, attribué au Magdalénien moyen (dir. D. Garate), et l'ouverture de sondages montrant une séquence archéologique du Magdalénien moyen – depuis ses premières manifestations, vers 19 cal ka BP, jusque vers 18-17 cal ka BP. Ces résultats ont motivé une fouille triennale 2016-2018, sur une superficie d'une dizaine de mètres carrés répartie en deux secteurs ; elle a confirmé le potentiel de la séquence de ce site pour une stratigraphie fine des différentes phases du Magdalénien moyen. La poursuite de cette fouille nécessitera le dépôt d'une nouvelle demande d'autorisation triennale, mais, en préalable, nous avons souhaité effectuer en 2019 une campagne de sondages centrés sur un approfondissement de l'étude de la géomorphologie du site.

L'ouverture de neuf sondages à l'extérieur de la cavité a permis de replacer la séquence archéologique de la grotte dans un cadre chronologique et environnemental élargi. L'englacement de la vallée durant le Dernier Maximum Glaciaire, puis la déprise glaciaire datée vers 20-19 cal ka BP à l'échelle du bassin (et responsable, à la grotte Tastet, de l'abrasion de la paroi calcaire et de la mise en place de dépôts morainiques), excluent toute occupation du site à cette époque et éliminent l'essentiel des dépôts antérieurs. Après le retrait du

glacier, des coulées de cryoclastes, dont la source d'approvisionnement semble relativement constante et située à quelques mètres au nord du site, commencent à édifier un cône d'éboulis dans et devant la grotte, contribuant à la colmater progressivement. Les occupations magdaléniennes viennent s'implanter sur ce cône en cours de formation, qu'elles contribuent peut-être à anthropiser localement (pendage moins marqué, texture légèrement plus chargée en fines ?) et qui leur assure en tout cas un recouvrement rapide : ce caractère explique la conservation de la séquence archéologique dans ce locus, au sein d'un environnement qui, sinon, n'y était pas favorable. La suite des événements est peu documentée mais il est vraisemblable que la séquence sédimentaire ait été tronquée au Tardiglaciaire puis à l'Holocène, avant d'être recouverte par des colluvions récentes.

La réalisation d'une nouvelle topographie de la grotte, et du talus à l'ouest de celle-ci, a permis de spatialiser ces observations et constitue le premier levé complet du site et de ses environs. En parallèle, l'étude du mobilier issu des campagnes précédentes a été complétée par plusieurs travaux : enrichissement du corpus de dates radiocarbone, recherche systématique de raccords et de remontages sur l'industrie lithique du secteur extérieur, poursuite de l'analyse fonctionnelle de l'industrie lithique.

Pétillon Jean-Marc, Gardère Philippe
et l'équipe scientifique



Sainte-Colome - La Baydaré – Grotte Tastet

Plan de localisation des sondages avec représentation schématique des séquences sédimentaires correspondantes et mise en évidence de la distribution spatiale des cryoclastes (ensemble B). A : dépôts morainiques en position primaire, constituants d'une moraine d'ablation. B : accumulations cryoclastiques en bas de versant, contenant la séquence archéologique. C : colluvions holocènes

Époque moderne

SAINT-MICHEL Massif d'Urkulu - cabane de berger Uk.017

La cabane Uk.017 se situe à un peu plus de 150 m au nord de la cabane Uk.022 qui fait également l'objet de recherches (cf. Dupré, *supra*).

Un premier sondage a été entrepris dans le dépotoir associé à cette structure. La stratigraphie rencontrée se compose de haut en bas d'un épisol (Us.100), de 10 cm d'épaisseur moyenne tenu dans un maillage de radicelles de la strate herbeuse, qui recouvre une couche d'ordures ménagères (Us.101) variant de 7,5 cm au nord-est (périphérie du dépôt) à 15 cm d'épaisseur au sud-ouest, constituée d'une terre de couleur brun noir, peu compactée et parsemée de cailloux calcaires polyédriques endogènes de quelques centimètres d'arêtes et de petits nodules métalliques issus de la pédogénèse et de la dissolution des calcaires crétacés. Cette couche repose sur un sol d'occupation d'une épaisseur (Us.102) de 3 cm au nord-est (périphérie du dépôt) à 5 cm d'épaisseur au

sud-ouest, très compacté et constitué d'une terre de couleur brun clair injectée de fragments de charbons, lui-même directement sus-jacent au sol naturel.

De ce dépotoir, ont été exhumés des tessons de bols à oreilles triangulaires relevées, des tessons d'une marmite bitronconique en grès, des clous forgés, une monnaie de cuivre, un élément de boucle bipartite en alliage cuivreux, vraisemblablement de chaussure, une lame de canif à lentille de blocage caractéristique de la période moderne - vraisemblablement fin XVIIe-début XVIIIe siècle ainsi qu'un burin. Ce corpus se complète de galets d'ophite à fonction probablement culinaire et d'un un silex à briquet.

Par sa texture, son aspect et son contenu, cette séquence rappelle celle du dépotoir associé à la structure Uk.022. Tout comme celle-ci, elle ne laisse pas apparaître de micro-stratigraphie qui aurait pu marquer les saisons avec par exemple des périodes

d'abandon temporaire. Elle montre des perturbations issues de processus taphonomiques, contemporains de la constitution du dépotoir (actions de mammifères carnivores ou omnivores : renards, chiens, porcs, sangliers) ou post-dépositionnels (activité de petits fouisseurs : taupes et campagnols). Enfin, le sol d'occupation montre les mêmes caractéristiques de constitution et de texture que le sol d'occupation exhumé sur le site Uk.022 : une terre jaunâtre, très compactée et injectée de charbons de bois.

Un rapide bilan de l'assemblage céramique (140 tessons en majorité très fragmentés, dont 17 bords et 6 fonds) laisse apparaître des terres cuites dont les caractéristiques techniques sont identiques à celles des groupes de pâtes rencontrés dans la fouille du dépotoir associé à la cabane Uk.022 y compris 3 tessons de faïence de type Errentxun (céramique alavèse glaçurée blanche avec des décors à l'oxyde de cobalt). Il en est de même des groupes iconographiques.

Un second sondage d'1 m² a été effectué à l'intérieur de la structure, contre le mur sud-ouest. Sous la couche humique, est apparue une couche terreuse de couleur brune d'épaisseur irrégulière, de 15 à 20 cm, qui résulte d'un apport colluvial. Le sol d'occupation (us-104) a été atteint, couche très compactée jaunâtre d'une dizaine de centimètres d'épaisseur, injectée de petits éléments de charbons, qui présente les mêmes caractéristiques que le sol d'occupation (us-102) exhumé sous le dépotoir. Lors de ce sondage ont été exhumés quelques clous forgés de section carrée, quelques rares tessons de céramiques vernissée de la période moderne, des

tessons de verre soufflé vraisemblablement de verre à boire. La paroi du mur a été décapée : l'appareil repose sur un lit de cailloutis (hérisson) ce qui n'est pas apparu dans la structure Uk.022.

Au vu du matériel archéologique exhumé dans leurs dépotoirs associés respectifs, il apparaît que les structures Uk.017 et Uk.022 sont de chronologies similaires. Les mêmes objets usuels se retrouvent dans l'une et l'autre structures. On ne peut néanmoins pas pour l'instant en tirer une règle générale sur la vie quotidienne des bergers des Pyrénées occidentales au XVIIe et début du XVIIIe siècle d'autant que les propriétaires ne sont toujours pas identifiés pour chacune des structures. Il y a toutefois des soupçons (belle vaisselle, verres à pied) selon lesquels ces bergeries auraient pu être sous l'autorité de l'abbaye de Roncevaux (peut-être même certains moines étaient-ils bergers ?) qui avait des droits sur certaines zones du massif (des recherches en archives sont en cours).

Les sols d'occupations des sites Uk.017 et Uk.022 montrent les mêmes caractéristiques physiques (consistance, compacité, couleur, injection de fragments de charbons). Pour autant, il n'est pas possible pour l'heure d'établir assurément une correspondance entre les couches rencontrées sur chacun d'eux en dehors de l'épisol et du sol naturel. Il conviendra de faire analyser les charbons contenus dans les sols d'occupation afin de déterminer leurs âges respectifs.

Dupré Éric

SAINT-MICHEL Massif d'Urkulu - cabane de berger Uk.022

La cabane Uk.022 est sise sur l'*Urkulugibela*, flanc oriental du massif montagneux d'Urkulu-Orion, à une vingtaine de kilomètres au sud de Saint-Jean-Pied-de-Port. Il s'agit d'une construction de pierres sèches qui mesure 4,35 m de long par 3,40 m de large en dimensions extérieures. Les murs gouttereaux font 0,80 m de large et les murs des pignons, 0,60 m. La hauteur des murs gouttereaux semble ne pas excéder 0,50 m. La surface intérieure dessine un rectangle de 3,15 m de long par 1,80 m de large. La largeur de la porte d'entrée est de 0,75 m.

La fouille a été réalisée selon la méthode du relevé stratigraphique en continu. Elle a été précédée par un relevé pierre à pierre aidé en cela par une photographie aérienne réalisée par drone.

L'horizon holorganique (us-100) surmonte une nappe de pierraille (us-700) issue de la gélifraction des blocs de surface et couvrant presque toute la surface de la structure. Cette pierraille a joué le rôle de remplissage

superficiel, peu épais en général, comblant les vides entre les gros blocs. Son enlèvement a fait place à un horizon terreux (us.201) contenant quelques blocs de chaque côté des pignons. Visiblement il s'agit d'une couche due à la colluvion provenant de la pente qui domine la cabane au sud. Elle s'amenuise à l'extrême au centre. En-dessous, est apparu dans la partie longitudinale méridionale de la surface intérieure de la cabane, un sol très compacté, de couleur jaunâtre, injecté de charbons de bois reconnu comme le sol d'occupation (us.204) déjà mis à jour lors du sondage en 2016. A l'interface de l'us.201 et de l'us.204 quelques tessons de céramique glaçurée de la période moderne ont été exhumés ainsi que quelques rares clous forgés.

Dans la partie orientale de la cabane, un dallage désigné en tant qu'unité stratigraphique us-701 a été dégagé. Composé d'une vingtaine de dalles plus ou moins régulières dont certaines jointives, il prend naissance au pied du mur de pignon nord-occidental et

s'arrête à 0,60 m du mur opposé. Il forme un quadrilatère de forme trapézoïdale d'une base de 2,55 m longeant le mur gouttereau oriental, et de hauteurs latérales de 1,20 m au sud-est et de 1,50 m le long du pignon nord-oriental. En bordure intérieure du dallage, à 1,30 m en vis-à-vis de l'extrémité du mur gouttereau nord-oriental au niveau du seuil, un espace en creux (us.709), de forme carrée de 0,28 par 0,28 m, marque l'emplacement d'un trou de calage de poteau qui devait soutenir la faîtière de la charpente soit à l'origine de la construction soit à la suite d'une réfection. Sous cette unité stratigraphique de remplissage, apparaît le sol d'occupation (us.204) duquel, en cet endroit, a été exhumé un fragment de col de céramique commune antique indigène non tournée du type 701 de la typologie de F. Réchin. Cette céramique est un pot ou plus exactement une oïle (*olla*) dont la fonction était de cuire des aliments (potages, soupes) ou de les stocker (grains etc.). Celle-ci a visiblement servi à la cuisson car sa panse extérieure et son col sont couverts d'une sorte de goudron carbonisé. Ce fragment de céramique pose la question de la datation du sol d'occupation qui jusqu'à présent n'avait fourni aucun item pouvant être associé à la période antique.

Les traces d'un foyer de combustion (FY.702), que je qualifie de « foyer opportuniste », sont observées

dans l'angle nord-occidental à même le dallage, couche de charbons (us.703) d'une épaisseur de 20 mm et couche de terre argileuse cendreuse (us.704) sous-jacente d'une épaisseur de 15 mm. Là, le dallage n'a subi aucune modification due à la chaleur : pas de fracture, pas de changement de couleur de la roche. En revanche, dans l'angle sud-occidental, à même le sol d'occupation et sur une profondeur d'une dizaine de centimètres, les traces d'un foyer en creux (FY.705) s'observent sans conteste : encroûtement (us.706) de 15 à 20 mm au-dessus et terre rubéfiée (us.707) d'une épaisseur de 100 mm en-dessous, dues à une chaleur intense et continue, forment deux strates encorbellées. Il s'agit probablement du foyer domestique de la structure pastorale.

La fouille du dépotoir d'ordures ménagères associé à la cabane Uk.022 a permis de reconstituer la majeure partie du vaisselier céramique utilisé en montagne pendant la période moderne, d'inventorier un certain nombre d'éléments métalliques (clous, petite quincaillerie de la vie quotidienne, canifs, monnayage, ...) et d'exhumer des éléments osseux et autres résidus alimentaires toujours en cours d'étude.

Dupré Éric

Âge du Fer

SALIES-DE-BÉARN Les Braques

Le projet de construction d'une maison individuelle au lieu-dit Les Braques, dans le quartier du Herre sur Salies-de-Béarn, a motivé la prescription d'un diagnostic archéologique. Elle se justifie par la découverte proche, à la fin des années 1970, d'un site important. Les terrassements pour l'aménagement d'une zone industrielle avaient en effet révélé la présence d'une trentaine de structures plurielles : probables fours, fosses, trou de poteau etc. La fouille complète d'une de ces fosses avait alors livré un assemblage céramique important daté du Second Âge du Fer, associé à des restes d'augets qui supposent une activité saunière. Dans un rayon plus large, les découvertes de tels sites sur le quartier de Mosquéros et de Coulome, s'ajoutant au Herre, confirment l'importance de ces activités saunières à l'ouest de la ville de Salies-de-Béarn, l'essentiel de sites étant concentré au centre-ville et dans le quartier du Beigmau à l'est.

La parcelle diagnostiquée s'implante à moins de 200 m au sud-est de ce site. Alors que ce dernier est installé en surplomb, sur un replat formé par un îlot vestigial constitué de limons mis en place au cours du dernier Pléniglaciaire, le diagnostic a concerné une zone de pied de versant, bordée à l'est par un ancien

ruisseau désormais empâté. Les logs stratigraphiques montrent que la séquence quaternaire est sans doute assez dilatée, avec des limons argileux fins à glosses et une terrasse non atteinte à près de 2 m de profondeur. Ils soulignent surtout la présence de colluvions fines, fortement marquées par l'hydromorphie, venues s'accumuler en un horizon homogène d'une vingtaine de centimètres de puissance dans la dépression formée par l'écoulement ancien du ruisseau. C'est dans ce niveau que s'accumulent les restes archéologiques mis au jour. Car d'est en ouest, avec un léger replat, la densité décroît de façon significative jusqu'à disparaître.

Les indices anthropiques se caractérisent par deux éléments de structuration de l'espace et une nappe de vestiges. Pour les structures, il s'agit d'un possible trou de poteau et d'un segment de fossé, sub-contemporains des occupations car s'ouvrant sous le niveau de colluvions. Ils modélisent l'extension maximale supposée du site. Dans la nappe de vestiges, près de 400 tessons et une cinquantaine de cassons, la plupart thermiques, ont été échantillonnés. Le lot est très homogène. Et si des doutes persistent sur la chronologie précise, l'ensemble du matériel renvoie

à l'Âge du Fer (Premier et/ou Second). Mais surtout, c'est la forte représentativité des éclats d'augets - plus de 90 % de l'échantillon - qui est à retenir. Cette série confirme à la fois la datation et l'une des vocations - si ce n'est la principale - du site en surplomb, et en donne

une image d'activités massives, *a minima* soutenues dans le temps à défaut d'une véritable industrialisation.

† Marembert Fabrice

Âge du Fer

SALIES-DE-BÉARN Chemin du Herré

Le projet d'installation d'une entreprise sur des parcelles encore non loties de la zone industrielle du Herré, avec construction de bureaux, entrepôts et espaces de stockage, a motivé la prescription d'un diagnostic archéologique. Elle se justifie par la découverte à la fin des années 1970 d'un site majeur à moins de 25 m au nord. Les terrassements pour l'aménagement d'une zone industrielle avaient en effet révélé la présence d'une trentaine de structures plurielles : probables fours, fosses, trou de poteau, etc. La fouille complète d'une de ces fosses avait livré un assemblage céramique significatif daté du Second Âge du Fer, associé à des restes d'augets qui supposent une activité de production saunière. En contrebas, la découverte de nombreux restes piégés dans des colluvions anciennes lors de la réalisation d'un autre diagnostic (Les Braques : cf. Marembert, *supra*) a confirmé l'importance d'une telle activité.

La parcelle diagnostiquée s'inscrit dans un versant orienté au sud qui s'étend immédiatement en avant du site exploré dans les années 1970, celui-ci étant installé sur un replat formé par un îlot vestigial constitué de limons mis en place au cours du dernier Pléniglaciaire. Les logs sédimentaires et les rares restes archéologiques mis au jour démontrent à la fois une évolution latérale de la géométrie des dépôts et l'impact des travaux contemporains. Ils découpent ainsi la surface en quatre ensembles distincts. A l'ouest, en bordure de la zone déjà construite, des terrassements importants et des remblais massifs ont reprofilé la topographie initiale. Seuls quelques centimètres de la séquence holocène ancienne subsistent. Toute la zone suggère en outre la présence d'une cuvette perchée fonctionnant en réservoir et favorisant une pédogénéisation de toute la couverture sédimentaire. En zone centrale, la séquence s'est asséchée mais des indices d'hydromorphie subsistent dans les sols

holocènes anciens. Des oxydations dans les passées colluviées et des marqueurs de sols polygonaux sous-jacents confirment leur évolution dans des contextes fortement humides. A l'est, les indices d'hydromorphie disparaissent et laissent la place à des sols lessivés. Enfin au sud, les extrémités méridionales des tranchées de pied de versant livrent à nouveau des contextes hydromorphes (argiles, gleys) à mettre en relation avec le creusement ancien d'un cours d'eau - et son colmatage - déjà observé quelques mètres en contrebas lors du diagnostic des Braques.

Les indices d'anthropisation sont faibles. Hormis les remaniements contemporains non négligeables (fosses dépotoirs, apport massif de remblais, aménagement d'une plateforme stabilisée), seuls deux fossés modernes creusés dans les gleys ou en bordure marquent une structuration récente de l'espace. Ils font office de limites parcellaires et/ou jouent un rôle de drainage en contexte humide.

Pour le reste, le résultat est décevant au regard des problématiques attendues. Ne subsistent en effet que des nappes de vestiges éparses, et des piégeages dans les anomalies sédimentaires (fentes de dessiccation). L'intérêt de ces découvertes tient surtout à la qualité des artefacts. Exclusivement constitués de petits fragments d'augets (technique du briquetage), ils confirment l'ampleur des activités saunières déjà perceptibles au Herré et dans la parcelle des Braques en contrebas. Ils confirment en outre que le secteur connaît une forte activité durant le premier millénaire (deux phases potentielles), mais est abandonné à partir du premier siècle de notre ère. En effet, bien que très fragmentaire, le matériel artisanal relevant de l'Âge du Fer exclut toute présence de vases à sel d'époque antique.

† Marembert Fabrice

SERRES-CASTET

Route de Bordeaux

Cette intervention fait suite à un projet de construction d'un bâtiment à vocation commerciale. La parcelle est située à l'extrémité sud-ouest de la commune, sur le bord oriental de la route de Bordeaux et à un kilomètre au nord du ruisseau de l'Ayguelongue. La zone à sonder se compose d'une parcelle de plan rectangulaire, d'une superficie de 9858 m².

Un tumulus arasé, dénommé des « Terrailles » ou « Serres-Castet 2 », d'une vingtaine de mètres de diamètre, est recensé aux abords de l'extrémité méridionale de la parcelle. Toutefois, sa localisation à partir des coordonnées IGN relevées dans les années 1960 est affectée d'incertitudes qui ne permettent pas de déterminer de façon assurée si son emplacement se trouve dans ou hors de l'emprise du projet d'aménagement.

Ce tumulus a fait l'objet en 1970 d'une fouille de sauvetage très partielle menée par Jacques Seigne. L'ouverture limitée à la partie centrale du tertre avait mis au jour un pavage de galets sur lequel étaient déposés trois vases carénés ; un quatrième vase, polypode,

avait été découvert dans les labours (Seigne, 2000). L'ensemble s'inscrit dans un contexte chronoculturel Bronze ancien/Bronze moyen. Si l'exploitation agricole a conduit depuis lors à un arasement complet de l'élévation du tertre, les infrastructures - notamment un éventuel fossé périphérique - sont en revanche susceptibles d'être préservées.

Vingt sondages de 20 m sur 2 m, ont été réalisés, selon l'axe principal nord-sud du terrain ce qui a représenté près de 9 % de la surface concernée. Aucun vestige structuré ou isolé, d'origine anthropique n'a été retrouvé. De même aucun « bruit de fond » sous forme de mobilier épars ou d'éléments lithiques n'a été mis en évidence. Il apparaît donc que le tumulus se trouve vraisemblablement immédiatement à l'extérieur de la parcelle explorée.

Sandoz Gérard

- Seigne J. Serres-Castet 1871 (Pyrénées-Atlantiques). Le Tumulus de Turrocoulous. *Archéologie des Pyrénées-Occidentales et des Landes*, 2000, tome 19, p. 35

**NOUVELLE-AQUITAINE
PYRÉNÉES-ATLANTIQUES**

**BILAN
SCIENTIFIQUE**

Opérations communales et intercommunales

2 0 1 9

N°Nat.						N°	P.
027675	ASCARAT, ANHAUX, LASSE, IROULEGUY, SAINT-ETIENNE-DE BAÏGORRY	Occupation médiévale de la Basse Navarre	HIRIGARAY Bixente	BEN	PRD	23	357
027605	ARNÉGUY, SAINT – MICHEL, UHART-CIZE	La « Voie des Ports de Cize »	NORMAND Christian	BEN	PRM	32	358
027658	BANCA, UREPEL	Mines de plomb argentifère de la forêt d'Haira	BEYRIE Argitxu	EP	PRT	30	359
027641	BARCUS, TARDETS-SORHOLUS, TROIS VILLES	La Madelaine	EBRARD Dominique	BEN	Rel Topo	27	360
027674	ISTURITS, SAINT-MARTIN- D'ARBERROUE	Grottes d'Isturitz, d'Oxocelhaya et d'Albadia	VANARA Nathalie	SUP	PAN	14	362

ASCARAT, ANHAUX, IROULÉGUY, LASSE, SAINT-ÉTIENNE-DE-BAÏGORRY

Terre de Baigorri

Préhistoire,
Histoire

L'objectif de cette première prospection inventaire était de collecter du matériel anthropique susceptible de renouveler les connaissances sur l'occupation du sol en « terre de Baigorri », territoire médiéval recouvrant onze communautés d'habitants et ancien fief de la vicomté du même nom. Par la nature et la quantité de pièces fournies, quatre sites ont été mis en évidence.

Sur le site d'Azkarate (Ascarat) nous noterons la présence d'une céramique noire (médiévale ?) et quatre pièces de silex.

Ici, lors des prospections menées par Pablo Marticorena entre 2009-2011, une parcelle avait déjà fourni, entre autres, un éclat laminaire cortical réalisé dans un silex du flysch. Il serait également intéressant de faire un rapprochement entre ce site et les deux abris à proximité de Bidartea (Ascarat) qui ont livré du mobilier attribué au Paléolithique Supérieur et au Mésolithique.

Ensuite, la colline de Burdintza (Saint-Étienne-de-Baïgorry) est à mettre en lien avec une production métallique, que se soit par le nombre et la taille des scories qui y ont été trouvées ou par plusieurs toponymes du site contenant le radical « *bur* » ou « *burdin* » qui fait référence au « fer » en basque. En outre, Francis Gaudeul identifia sur la butte une enceinte à gradins de type protohistorique qu'il nomma

Xerberoenea. Nous noterons d'autre part la découverte d'un nucléus en silex (12,7 cm x 4,2 cm).

À la même hauteur mais sur une autre élévation au nord-est, le site de Menta (Saint-Étienne-de-Baïgorry/Irouléguay) a livré cinq pièces de silex dont une avec des marques nettes de débitage. Par ailleurs, le site d'Okilanberroa (Saint-Étienne-de-Baïgorry) est également identifié par la présence de quatre silex et un clou de plus de 12 cm, probablement un débris de l'ancienne maison médiévale et éponyme qui s'y trouvait jusqu'au XIXe siècle.

Enfin, les opérations de cette année ont permis de faire une trouvaille exceptionnelle : la matrice du sceau de Bertrand d'Etxauz, fils du vicomte et archevêque de Tours entre 1617-1641. Le centre de la médaille présente les armoiries de la famille Etxauz, surmontées du chapeau ecclésiastique. Le nom et le titre du propriétaire sont écrits sur le bord : « *Bertrandus de Echaus M. D. Archiepiscopus Turonensis* ».

Les prochaines années devraient permettre d'analyser le matériel collecté, de revenir sur des sites potentiels et de parcourir de nouveaux endroits afin d'apporter de nouveaux indices sur l'occupation du sol.

Hirigaray Bixente



Ascarat, Anhaux, Lasse, Irouleguy, Saint-Etienne-de-Baïgorry - Occupation médiévale de la Basse Navarre
Matrice du sceau de Bertrand d'Etxauz

ARNÉGUY – SAINT-MICHEL – UHART-CIZE La « Voie des Ports de Cize »

L'année 2019 nous a permis de compléter les informations acquises depuis 2017 sur la « Voie des Ports de Cize », un important axe de circulation implanté sur une ligne de crête utilisée pour le franchissement des Pyrénées navarraises ou pour accéder aux zones de pâturage.

Nous rappellerons quelques grands objectifs autour desquels s'articule cette opération :

- le repérage des différents tracés associés à cet axe afin de déterminer les logiques ayant induit leur positionnement ;

- la recherche de tous les éléments permettant d'établir la chronologie de leur création et de leur utilisation ;

- l'évolution de leurs rôles.

Après avoir concentré nos efforts sur la moitié nord en 2017, nous avons étendu notre champ de recherches l'année d'après au secteur sud jusqu'à la brèche de Leizar Ateka. En 2019 nous avons privilégié plusieurs zones qui n'avaient pu être explorées de façon satisfaisante auparavant. L'utilisation des relevés LiDAR mis à disposition du public par le gouvernement de Navarre nous a grandement facilité la tâche.

■ **Le repérage des tracés**

Les résultats confirment pleinement les données acquises antérieurement, à savoir l'existence de deux principaux types de tracés.

Le premier répond à la volonté de conserver une pente la plus modérée possible afin de ne pas imposer d'efforts irréguliers aux usagers. Impliquant de contourner les différents obstacles, il en résulte cependant un allongement non négligeable des distances. Tracés et variantes, imposés par des phénomènes érosifs, sont bien visibles dans le paysage d'autant que de nombreux segments ont été repris par la route actuelle.

Souvent proches des tracés précédents, sinon même confondus avec, ceux du second type s'en individualisent à l'occasion du franchissement de reliefs et dans les courbes où ils proposent des itinéraires plus courts, certes avec des dénivelés parfois importants. Généralement abandonnés depuis longtemps, ils sont couramment difficiles à repérer, l'existence de quelques-uns n'étant même avérée que sur des cartes anciennes.

■ **Les données chronologiques**

De nombreux vestiges (habitats, monuments funéraires...) du Néolithique final à l'Âge du Fer disséminés tout au long de la zone prospectée attestent de fréquentations humaines au moins dès ces époques et il n'est pas exclu que certains tracés aient été progressivement mis en place alors.

De fait, il est probable que l'occupant romain ait utilisé un réseau préexistant puis qu'il l'ait au moins

partiellement réaménagé avant que la création d'une voie dans la vallée en contrebas n'entraîne un certain délaissement pendant quelques siècles.

Pour autant, il est assuré qu'il n'y a pas eu d'abandon jusqu'à nos jours et c'est toujours le chemin utilisé tous les ans par des milliers de pèlerins en route vers Compostelle.

■ **Les différents rôles**

Chemin de transhumance, voie de passage pour pèlerins et marchands, route pour promeneurs, etc. ces tracés ont eu des rôles évidemment variés tout au long de leur longue histoire.

Ce qui a imprimé les témoignages les plus visibles est incontestablement leur fonction stratégique et leur contrôle a été un souci majeur depuis au moins l'Antiquité tardive jusqu'au début du XIXe siècle car ils pouvaient permettre de passer d'un versant à l'autre sans avoir à utiliser un itinéraire de vallée propice aux embuscades.

Les sites correspondants les plus anciens sont pour le moment ceux d'Arteketa-Kanpaita, découvert et sondé au milieu des années 80, et, à un moindre degré, de Paghalepoa, inédit avant nos recherches. L'examen du matériel métallique non ferreux de la collection Gaudeul provenant du premier et déposée au CCE d'Hasparren par la ville de Bayonne, entrepris par Fanny Larre (bureau d'Études Hadès), a confirmé la datation de la majorité du corpus à la fin du IVe/début du Ve siècle. Ainsi que nous l'avons indiqué dans une précédente notice, une importante série d'armes complète ce premier ensemble. Toutefois, seules celles qui proviennent de nos investigations pourront être étudiées une fois stabilisées par le laboratoire Materia Viva de Toulouse, les autres étant possiblement encore conservées dans une collection privée inaccessible. L'hypothèse qu'au moins une partie de ce corpus, exceptionnel pour l'Aquitaine, atteste un affrontement, peut-être dans le contexte des troubles du Ve siècle, nous semble actuellement la plus plausible.

La conquête de la Navarre au début du XVIe siècle sur ordre de Ferdinand II d'Aragon a motivé la construction de la forteresse de *El Peñon* (désormais francisée en Château Pignon) remarquable exemple d'architecture militaire de transition (Normand, 2015).

Enfin, tout au long de la crête et souvent sur les mêmes emplacements stratégiques antérieurs, nous avons pu mettre en évidence plusieurs aménagements liés à la mise en place du camp retranché de Saint-Jean-Pied-de-Port suite aux combats de 1793 puis à son agrandissement en 1813.

Normand Christian et De Buffières Louis

■ Normand, C. Saint-Michel, Château Pignon, Bilan scientifique régional, SRA Aquitaine, 2015, p. 211-212.

BANCA - UREPEL Les mines de plomb argentifère de la forêt d'Haira

Les mines de la forêt d'Haira sont localisées à une vingtaine de kilomètres au sud-ouest de la ville de Saint-Jean-Pied-de-Port, dans la haute vallée des Aldudes. Les diverses prospections réalisées sur le site archéologique entre 1992 et 2002 avaient révélé en cet endroit les vestiges d'un vaste ensemble minier lié à l'exploitation d'un minerai de plomb argentifère et dont la chronologie était attribuée à l'époque gallo-romaine d'une part et au XVIII^e siècle d'autre part.

Compte-tenu de ces éléments, une opération de prospection thématique et de sondages a été conduite sur le site dont l'emprise est estimée à plus de 25 ha. Ces travaux devaient permettre de mesurer son potentiel archéologique afin d'élaborer une stratégie de recherche adéquate et pertinente pour les années à venir.

Les prospections, relevés topographiques et sondages archéologiques réalisés au cours de cette année probatoire se sont révélés riches d'enseignements.

Les prospections et la cartographie des cinq secteurs d'exploitation que comprend le site minier ont enrichi et affiné notre perception des vestiges, de leur typologie et de leur organisation spatiale notamment. Ainsi, dans la zone dite « des ateliers », sur la bordure septentrionale des fosses d'exploitation du secteur 4, sept concentrations de mobilier archéologique (céramiques et scories) ont été découvertes. Les contours d'un secteur dédié au traitement du minerai se dessinent ainsi en marge des travaux miniers.

Les sondages archéologiques, forts de livrer des éléments datants en contexte stratigraphique, ont permis de mettre au jour une terrasse aménagée en bordure d'une fosse minière et sur laquelle se pratiquaient des activités minéralurgiques et métallurgiques. Grillage de minerai et forge sont attestés par la découverte de déchets et de débris caractéristiques.

D'un point de vue chronologique, les différents sondages apportent un éclairage novateur sur le site.

Les datations obtenues sur un des ateliers métallurgiques (atelier 1) sont tout à fait cohérentes



Banca, Urepel - Mines d'Haira
Travaux miniers en fosse dans la forêt d'Haira à Urepel (secteur 1)

avec le mobilier céramique collecté sur l'ensemble du site. Tous les indices s'accordent en effet pour désigner une phase d'activité minière et métallurgique au cours de la première moitié du 1er siècle p.C., vraisemblablement à l'époque de Tibère.

Les datations radiocarbone obtenues dans les haldes de la principale fosse d'exploitation du secteur 1, un ouvrage daté du Haut-Empire d'après le mobilier céramique, révèlent une chronologie beaucoup plus ancienne, attribuable à l'Âge du Bronze ancien. Cette datation haute en contexte minier mérite d'être confirmée car l'hypothèse d'une phase d'activité

minière protohistorique ne saurait être assurée par le biais d'une seule datation.

Le site des mines de plomb et d'argent de la forêt d'Haira recèle un riche potentiel archéologique. Les problématiques de recherche qu'il offre sont multiples et échappent à la recherche individuelle. Dans une démarche pluridisciplinaire, des collaborations sont envisagées avec des archéologues miniers, des géologues, des archéomètres et des géophysiciens.

Beyrie Argitxu

BARCUS, TARDETS-SORHOLUS ET TROIS-VILLES

L'enceinte de la Madeleine

La chapelle de la Madeleine a été construite au début du XVIe siècle sur la plateforme sommitale (795 m) de la colline nommée *Arrañe* (contraction possible du mot *Arrañemendi* qui pourrait venir de *Hargainemendi* : le sommet pierreux). C'est dans le mur latéral droit de la chapelle que fut découvert au XVIIe un autel votif du début du IIIe siècle, classé en 1908. Cet autel est dédié à une divinité locale préromaine : « *Herauscorritse, substitut basque de Jupiter, de heraus = tempête (de préférence à poussière en ce haut lieu), et gorritse, ou garritze = rougir ; maître de l'orage, de la pluie, de la grêle, de l'éclair et de la foudre, qui rougit la tempête* » selon l'interprétation proposée par la Docteur Urrutibéhéty. D'après l'inscription « FANO », l'autel a été consacré dans un « Fanum » et non un temple.

Il y a une trentaine d'années, il a été descendu à la mairie de Tardets-Sorholus par mesure de conservation préventive.

En 2016, la surveillance des travaux lors de l'installation de toilettes sèches au nord de la chapelle, nous a permis de constater qu'il n'y avait là qu'un remblai superficiel de près de 2,5 m d'épaisseur constitué de blocs provenant des fondations du relais hertzien. Aucun vestige n'a été rencontré et le sol en place a été préservé.

Sur le terrain et à partir des photos aériennes nous avons essayé de décrire ou de différencier sans pouvoir y faire de sondage, les gradins naturels des aménagements défensifs ou cultuels (remparts discontinus en terre, petits parapets de terre et pierres en bordure des gradins, régularisation des escarpes en terre entre les gradins et abattages de versants).

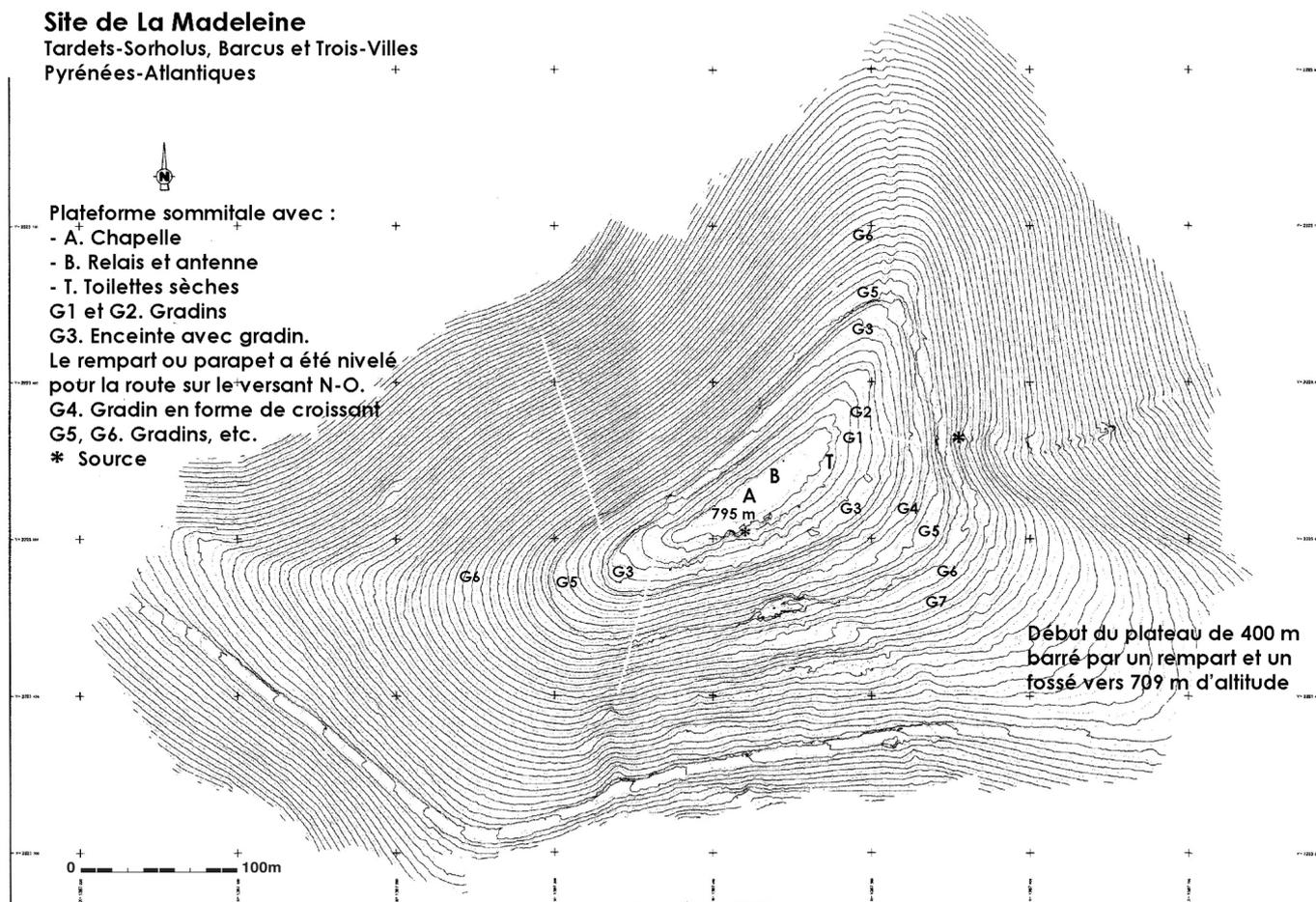
Les couches du Flysch marno-calcaire apparaissent sous forme d'un empilement de gradins horizontaux.

La plateforme sommitale est recouverte comme les gradins et les escarpes par un pâturage. Les gradins 1 et 2 sont surtout visibles sur le versant nord-est. Le gradin 3 est bien conservé sur les versants sud-est, sud et sud-ouest. Il se prolongeait à l'ouest par un rempart de terre visible sur les photos aériennes réalisées avant 1961 mais il a été nivelé lors de travaux pour faire passer la piste. Ce gradin et ce parapet constituaient les limites de l'enceinte qui avait une superficie de moins de 2 ha. Le gradin 4, visible sur le versant nord-est, est partiel et en forme de croissant. Le gradin 5, bien visible sur le versant sud-ouest, rejoint au nord un gradin formant un ressaut situé en contrebas de la route, il coupe la route sur le versant nord-est et revient par le sud. À l'ouest du gradin 3 il y a un léger parapet de terre et de pierres sèches ainsi qu'au sud-est du gradin 5. Les gradins 6 et 7 passent au nord-est sous la deuxième source située à 740 m sur le versant est ; il est difficile là-aussi de les distinguer des gradins naturels mais ils semblent avoir été renforcés au sud-est par des levées de terre. À l'est, entre 760 et 709 m, il y a une sorte de plateau (*Plachot*) qui semble avoir été défendu à son extrémité inférieure par un large fossé et un rempart.

■ Attribution chronologique

En surface, de rares fragments de céramique du Ier au IIIe siècle, proviennent de pots à soupe (ollas) et du col d'un vase de réserve à rebord rabattu vers l'intérieur. Les enceintes proches de Gaztelaiia (479 m) à Chéraute et Gazteluzarre (416 m) à Musculdy semblent également avoir été occupées à la période romaine.

Site de La Madeleine
Tardets-Sorholus, Barcus et Trois-Villes
Pyrénées-Atlantiques



D. Ebrard, Ph. Allard et M. Pitrau, 2019.

Barcus, Tardets-Sorholus et Trois Villes - La Madeleine
Relevé topographique du site de La Madeleine

Pour préserver le patrimoine du site de la Madeleine, les communes ont pris en 2015 des arrêtés municipaux afin d'y interdire l'utilisation de détecteurs de métaux.

De l'enceinte de la Madeleine on voit la large vallée du gave du Saison, les collines alentours et la plupart des enceintes de Soule et du Béarn. Cette fortification pourrait faire partie d'un système défensif comprenant au nord les enceintes de Léchéguita (*Lexegita*) à 653 m, de Zerra (730 m), Gaztelaria (354 m) et au sud-est l'enceinte d'Erretzü (700 m).

L'inventaire des enceintes de Soule recense actuellement une trentaine de sites (Ebrard *et al.*, 2013). La diversité des formes réalisées depuis la

Protohistoire est une adaptation liée à la morphologie du relief (plateforme, crête, sommet ou éperon) et aux matériaux disponibles sur place (terre et/ou pierres) plutôt qu'à une période précise d'autant que certaines enceintes ont été réutilisées.

Les sondages réalisés par P. Boucher ont permis de confirmer l'utilisation de trois de ces enceintes à la fin de la Protohistoire.

Ebrard Dominique et Allard Philippe

- Ebrard D., Allard Ph., Dalgalarondo P.-P. et Socarros A. Les Gaztelu et autres lieux fortifiés de Soule. Dans *Ikerzaleak* n° 7, 2013, p. 262-267.

**ISTURITZ ET
SAINT-MARTIN-D'ARBEROUE**
**Les grottes d'Isturitz, d'Oxocelhaya et
d'Aldabia (colline de Gaztelu)**
**Suivi climatique, étude des invertébrés
cavernicoles et étude
des traces d'ursidés**

Gaztelu est un éperon rocheux long de 500 m, large de 300 m et haut de 209 m qui appartient au croissant sédimentaire de l'Arberoue, situé au nord-est du massif de l'Ursuya dans les Pyrénées basco-béarnaises. Il représente un haut lieu culturel et touristique en raison des grottes aménagées d'Isturitz et d'Oxocelhaya, classées Monuments historiques depuis le 1er octobre 1953.

La recherche est organisée en quatre axes dans lesquels sont traités des sujets relatifs à la biodiversité (inventaires des cavernicoles dans les grottes aménagées et non aménagées), au suivi microclimatique (dans un but de conservation), à l'ichnologie (dédiées aux ursidés) et aux états de surface (photogrammétrie et cartographie à haute définition consacrées aux panneaux ornés). Les recherches ont permis d'acquérir des connaissances plus précises sur les paléoenvironnements des sociétés du Paléolithique supérieur mais aussi de mieux appréhender les conditions actuelles en relation avec les changements climatiques.

■ **Études des invertébrés (J. Chauvin, M.-C. Delmasure et N. Vanara)**

Quinze stations ont permis une quarantaine de prélèvements. Nous n'avons pas observé de différence significative entre les populations cavernicoles des grottes touristiques d'Isturitz et d'Oxocelhaya et celles de la grotte non aménagée d'Aldabia. Les crottes éparses des chiroptères constituent une petite source de nourriture directe (coprophages) ou indirecte (prédateurs).

■ **Suivi microclimatique (L. Magne, N. Lecoq et N. Vanara) et conservation des grottes ornées (F. Urkia)**

Huit enregistreurs de température sont installés selon deux transects de respectivement 10 et 6 m de haut grâce à des perches télescopiques à Isturitz

(Grande Salle) et Oxocelhaya (salle de la Cascade). Le Pilier Gravé d'Isturitz montre une évolution qui semblerait récente et dont la manifestation la plus visible est le délitage des cristaux de calcite notamment au niveau des rentrants.

■ **Études des traces d'ursidés (A. Villaluenga Martinez et N. Vanara),**

À Isturitz, dans la salle des Ours, huit structures circulaires sont décrites. L'explication de ces formes divise les chercheurs : structures anthropiques ou bauges à ours ? À Oxocelhaya, des griffades sont inventoriées dans la galerie Laplace (panneaux 1 à 6), la salle des Blocs (15), la galerie des Bauges (14 à 17), la galerie Larribau (18), la salle de la Pagode (19 et 8), les Diverticules Est (7) et Ouest (12 et 13) et la salle de la Cascade (9 à 11).

■ **Étude des états de surface des parois de la galerie Larribau - tronçon Cheval au licol (H. Camus, M. Rabanit, X. Muth et N. Vanara).**

Une typologie des états des parois dans la galerie Larribau (panneaux ornés du Cheval au Licol, des Chevaux sur Argile et du Cheval Noir) est établie. Les acquisitions photogrammétriques (3D) ont permis la réalisation d'un atlas cartographique de seize planches qui présente les relevés morphokarstiques aux échelles 1/50^e pour la carte au sol, 1/20^e pour les parois et 1/10^e pour les panneaux ornés. La conservation des panneaux ornés est fonction : 1/ des états du support lors de la réalisation des œuvres, 2/ des évolutions ultérieures et des dynamiques actives dans la galerie.

Vanara Nathalie

